NICK BÉNAR

À LA DÉCOUVERTE DE LA RUSSIE



ILLUSTRATIONS PAR CARAN D'ACHE ET A. GUILLAUME

LIBRAIRIE PLON

A LA MÊME LIBRAIRIE

ALBUMS HUMORISTIQUES A 3 FRANCS 50

Album Caran d'Ache. *Premier album.* Élégant in-4°, comprenant plus de 240 dessins.

Album Caran d'Ache. *Album deuxième.* Élégant in-4°, comprenant plus de 150 dessins.

Les joies du plein air. Texte par GROSCLAUDE. Dessins de CARAN D'ACHE.

Album Crafty. Les Chevaux. Élégant in-4°, comprenant 110 dessins.

Album Crafty. Les Chiens. Élégant in-4°, comprenant 150 dessins.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.
ENCRES DE LA MAISON CH. LORILLEUX ET Cie.

NICK BÉNAR

A LA DÉCOUVERTE DE LA RUSSIE



ILLUSTRATIONS PAR CARAN D'ACHE ET A. GUILLAUME

LIBRAIRIE PLON

A MES FILLES

MARIE ET HÉLÈNE

A LA DÉCOUVERTE DE LA RUSSIE



INTRODUCTION

L'intérieur de la Russie est resté jusqu'à présent un champ vierge pour l'observateur. Personne ne s'est encore aventuré au fond des vastes déserts qui forment les principaux centres de la population russe. Cette terre inconnue, *Terra incognita* (1), offrait cependant l'irrésistible attrait du mystère et de l'immensité. La pensée d'y pénétrer surgit, un jour, dans le cerveau lumineux du docteur Krakenfeld, président de l'Académie des Sciences inconnues, à Patafiol, en Islande, et archéologue

(1) *Énéide,* chant II, vers 6. (Poème inédit de feu Virgile, poète latin.)



distingué. Il se mit aussitôt en rapport avec deux illustres savants de ses amis, le célèbre philosophe Doubina Basto-nadski, doyen de la Faculté des langues mortes, vivantes et autres, de l'Université de Vrania, en Bulgarie, et le non moins



fameux géologue Tapafini, de l'Université d'Herculanum (près Pompéi), qui s'est immortalisé par ses expériences à deux mille mètres de profondeur dans le cratère du Vésuve, où il réside habituellement, sauf aux époques de grande éruption.

Une correspondance des plus actives s'engagea entre ces personnages distingués. Elle dura depuis le 1er avril 1852 jusqu'au 1er janvier 1889.

A cette époque, le programme de l'expédition ayant été élaboré jusque dans ses moindres détails et les derniers préparatifs touchant à leur fin, grâce à une prévoyance rare et à une rapidité sans pareille, un rendez-vous général fut fixé pour le 1er juin 1889 à la frontière russe.

Les frais de l'expédition furent couverts :

1° Par une souscription nationale en Islande ;

2° Par un don fort important du Conseil municipal d'Hercu-



lanum, qui, n'ayant pas de grève à encourager, cette année-là, avait décidé que les réserves de fonds considérables qu'il possédait seraient consacrées à des œuvres scientifiques ;

Et 3° par le produit d'une série de conférences que l'illustre professeur Doubina avait eu la prévoyance de faire en Bulgarie, *avant* l'invasion des Turcs.

La renommée du célèbre Doubina est universelle. L'éloquence entraînante de ce grand savant, la profondeur de ses aperçus (qui



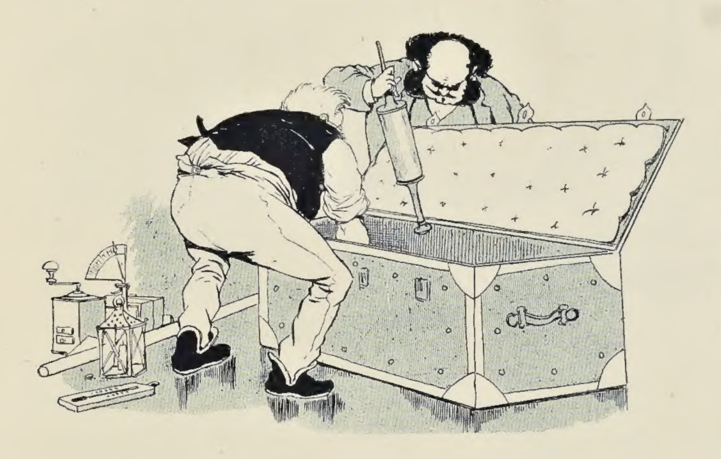
gagnent souvent en originalité ce qu'ils perdent parfois en logique), lui ont valu le surnom de : *Rempart du Panslavisme.*

Aussi peut-on facilement imaginer le succès retentissant de ces conférences où il soulevait chaque fois l'enthousiasme unanime de ses nombreux auditeurs, qui d'ailleurs le suivant partout dans ses tournées, formaient une phalange aussi compacte que dévouée et couvraient chacune de ses phrases d'un tonnerre d'applaudissements.

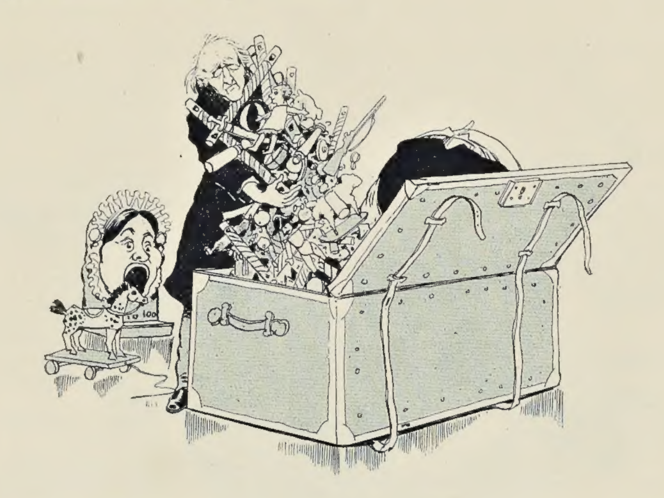
En vue du climat rigoureux de la Russie, les trois professeurs s'étaient sagement munis de fourrures immenses, de bottes à l'écuyère en peau de daim capitonnée, de bonnets d'astrakan doublés de loutre, de masques en duvet tricoté, d'un stock énorme de gilets de flanelle, de gants ouatés d'une épaisseur prodigieuse, et enfin d'une série d'appareils de chauffage portatifs variés, pour en garnir les nombreuses poches de leurs costumes de voyage.

Une caisse spéciale contenait les instruments de précision indispensables, tels que : baromètres, thermomètres, pompes à incendie, lanternes sourdes et de couleur, échasses, compas, moulins à café, etc.

Une seconde caisse renfermait une collection complète d'armes de tous genres, depuis la hache d'abordage jusqu'au revolver à douze coups, afin que l'expédition pût repousser victorieusement toute attaque à main armée. Le docteur Tapafini profita de cette occasion pour emporter une arme toute nouvelle, dont il est l'inventeur. C'est une espèce de pompe aspirante et refoulante, que l'on peut remplir d'un liquide asphyxiant dont les effets doivent être terribles quand on l'introduit dans l'intérieur du corps humain. Le docteur se proposait, aussitôt qu'il l'aurait expérimentée, de présenter cette arme à l'un des Gouvernements de l'Europe, après avoir pris toutefois un brevet d'invention pour se mettre à l'abri de la contrefaçon. Aussi jugea-t-il plus prudent de ne confier son admirable découverte qu'à ses deux illustres collègues, sur la discrétion desquels il pouvait d'autant plus compter, qu'il s'était contenté de leur montrer l'instrument sans leur en expliquer le fonctionnement.

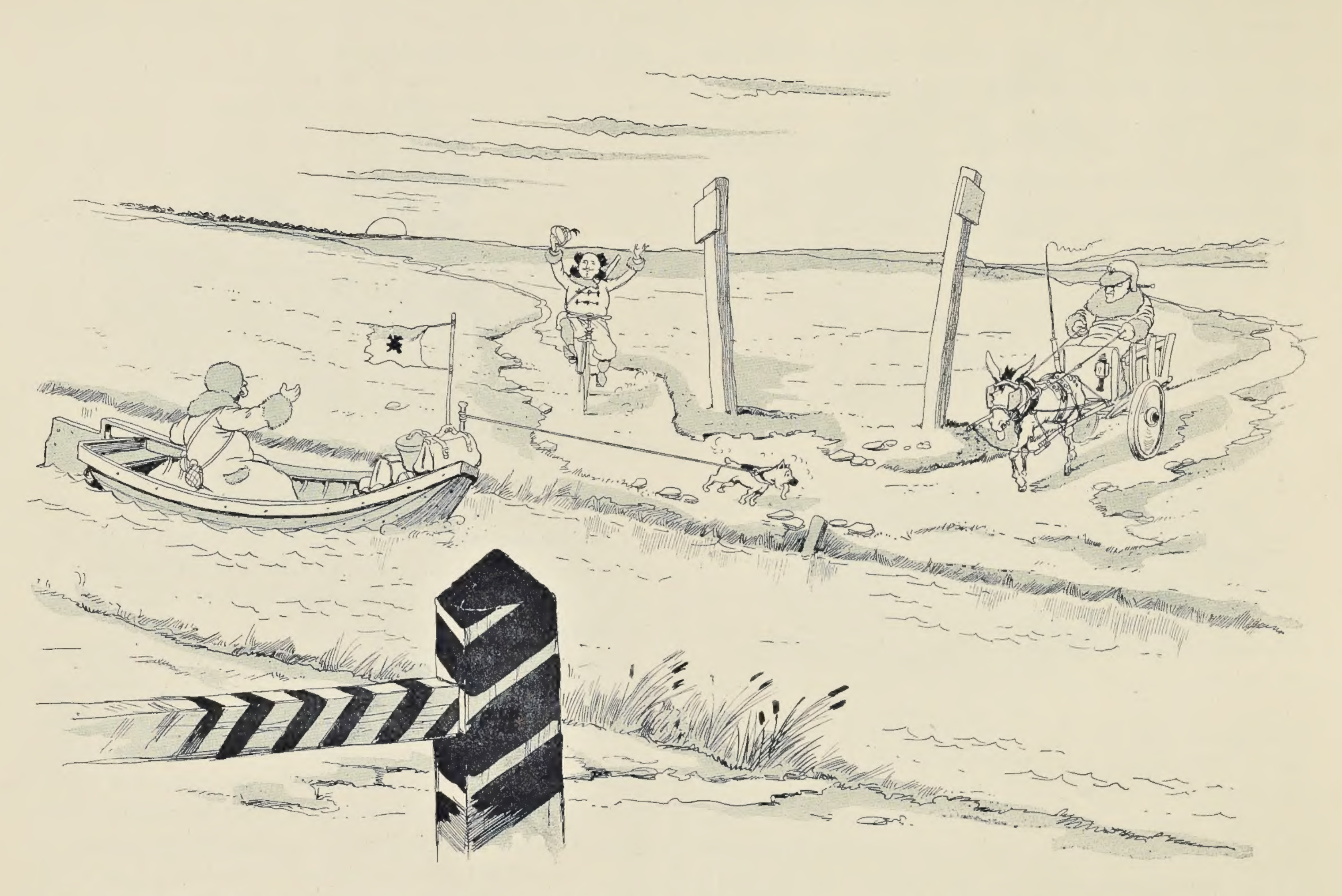


Voulant, enfin, s'assurer un accueil bienveillant auprès des peuplades sauvages qui campent entre la mer Noire et l'Océan polaire, les trois voyageurs avaient préparé un assortiment d'objets destinés à être distribués comme présents à ces diverses tribus aussi nomades que féroces.



C'étaient des colliers de verroterie, des plumes d'autruche, des mirlitons à devises variées, du tabac à priser, des jouets, et enfin trois cents caisses de chandelles, qui sont (comme chacun le sait) l'aliment favori des Cosaques.

Nous ne citerons qu'en passant la collection considérable d'ouvrages scientifiques qu'ils emportaient : dictionnaires, annales de voyage et observations astronomiques, en un mot toute une bibliothèque aussi volumineuse qu'indispensable aux futurs travaux des trois savants. Malheureusement elle ne leur fut presque d'aucun secours ; car, suivant le règlement des douanes russes, tous ces livres furent expédiés directement au bureau central de la Censure à Saint-Pétersbourg pour y être examinés avec soin, et, d'après les dernières nouvelles, ils s'y trouvent encore au moment où paraissent ces pages.



On dit que l'exactitude est la politesse des rois ; c'est donc avec une précision toute royale que les trois princes de la science, arrivant par trois routes différentes, se retrouvèrent à la frontière russe le 1er juin 1889, aux premières lueurs du jour.



La frontière russe, par une coïncidence bizarre, sert également de limite à l'Empire d'Allemagne. Après les premiers épanchements d'une joie naturelle, les trois savants se jurèrent mutuellement une fidélité à toute épreuve, en prenant pour



devise ces simples mots : *Un pour tous, tous pour un!* Après quoi ils se dirigèrent vers la douane russe. Le chef du bureau de la douane russe, qui était Allemand (comme la plupart des fonctionnaires russes), fit un accueil des plus courtois aux

illustres voyageurs. Leurs bagages, après avoir subi une visite minutieuse, leur furent restitués, sauf la caisse contenant les



armes, qui fut confisquée. Cependant le docteur Tapafini



ayant produit ses lettres de recommandation, le chef de la douane consentit à lui rendre son fusil de chasse, mais seulement après en avoir fait préalablement enlever les batteries ainsi que le mécanisme intérieur.

Le docteur Tapafini fut vivement félicité par ses collègues pour la sûreté de main, le tact exquis et l'énergie indomptable dont il venait de faire preuve au cours de cette négociation diplomatique avec les autorités russes ; après quoi, les trois savants se réunirent en comité pour décider quelle route on allait suivre.



La santé des trois docteurs ne leur permettait pas d'affronter les froids excessifs des régions hyperboréennes, qui sont plus favorables à la propagation de la race des ours blancs qu'aux voyages d'agrément.

Les douaniers qui avaient assisté à cette grave discussion de l'itinéraire furent littéralement pétrifiés par les connaissances profondes et universelles dont les trois savants avaient appuyé leurs arguments. Le jeune surnuméraire Fouillékoff, saisi d'admiration, resta même la bouche béante jusqu'à la fin de ses jours, ce qui le gênait beaucoup en général, et particulièrement les jours de pluie.



D'après les cartes de géographie dont ils s'étaient munis, trois grandes voies partaient de la frontière : 1° pour l'Océan polaire; 2° pour la Sibérie; 3° pour l'Asie centrale (par le Caucase). Après une longue discussion, il fut résolu que l'on se dirigerait d'abord vers Moscou, et que, de là, on gagnerait le sud de la Russie, pour des raisons purement hygiéniques.



Le lendemain, les trois savants, qui s'étaient prudemment munis de guides rompus aux fatigues du voyage et versés dans la connaissance des langues orientales, se mirent en route, accompagnés d'une escorte militaire que les autorités avaient fort gracieusement mise à leur disposition.

En prévision des amoncellements de neige qui pourraient leur

barrer la route, le docteur Tapafini s'était chaussé de longs patins de bois, dont on fait usage en Russie.

Mais, comme l'emploi de ces engins demande un long apprentissage, les premiers essais du docteur ne furent couronnés que d'un succès relatif.

Avant leur départ, les explorateurs décidèrent que les précieuses observations qu'ils recueilleraient en route seraient notées avec soin. Le sort ayant désigné le professeur Krakenfeld pour rédiger le journal du voyage, nous laissons, ici, la parole à l'illustre archéologue.





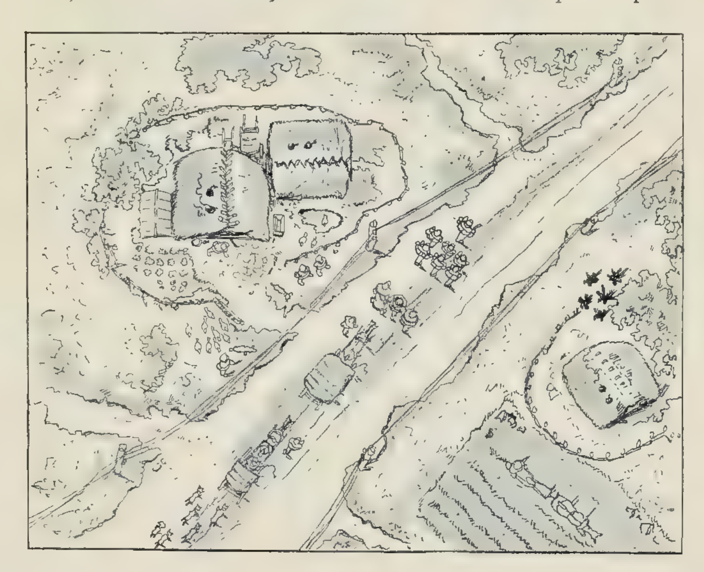
CHAPITRE PREMIER

LA FRONTIÈRE. — LE TARANTASS ET SON ORIGINE. — JUIFS ET ALLEMANDS. — BREST-LITOWSKI. — LA CITADELLE. — LES CABARETS.

2 juin 1889.

C'est avec une émotion indicible que je prends la plume pour commencer le journal de notre voyage.

Devant nous, à perte de vue, s'étend une plaine immense, c'est la Russie!... que nous allons découvrir. Trois routes s'offrent à notre choix; mais, comme nous avons certaines raisons de supposer que d'autres y sont déjà passés avant nous, nous préférons prendre la quatrième, qui n'est pas encore tracée, probablement. Qu'importe! *Audaces fortuna juvat*... Nous comptons, pour arriver à Moscou, sur le hasard, qui, en effet, nous sert admirablement, car, en sortant du village, nous voyons une large route macadamisée avec un poteau portant cette inscription que je copie : *Mockba* (ce qui veut dire *Moscou* en russe). Nous nous élançons donc sur cette voie qui est provi-

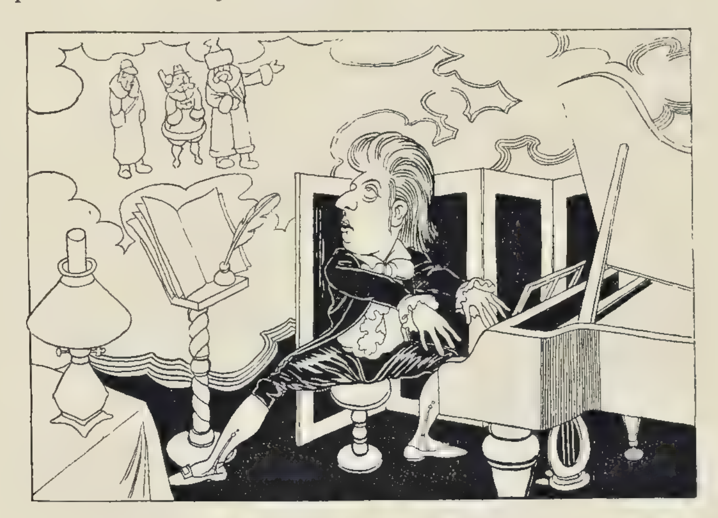


dentielle pour nous, précédés de notre escorte et suivis de nos serviteurs. Nous marchons vers l'inconnu, comme ces hardis

marins du moyen âge qui affrontèrent les colères de l'Océan pour découvrir le nouveau monde...

Mânes de Christophe Colomb, de Vasco de Gama, soyez-nous favorables!...

Peut-être, dans un siècle d'ici, nos aventures inspireront-elles à quelque nouveau Meyerbeer un chef-d'œuvre qui prendra place à côté de l'*Africaine*. Quel beau rêve!...



Nous avons acheté, pour faire le voyage, un *tarantass,* la seule voiture que l'on connaisse en Russie. Que le lecteur se figure un train de quatre roues sur lequel sont fixées, en long, deux longues perches de bois flexible. Une caisse, en forme de bateau, est posée sur ces perches, qui font l'office de ressorts et les remplacent... sans les faire oublier.

Telle est la construction primitive de ce véhicule, généralement traîné par trois chevaux attelés de front. Quelques écrivains illustres, Jules César entre autres (*De Bello Gallico,* chap. CCCCXII), font dériver le mot *tarantass* de la ville de Tarente, sous le prétexte plausible qu'il servait aux navigateurs siciliens, à la fois, de bateau et de voiture. D'autres soutiennent, au contraire, que ce nom provient de *tarentule.* En effet, une fois qu'il est confiné dans une de ces voitures, le



voyageur est forcé d'exécuter des évolutions que l'on ne peut



comparer qu'aux gestes désespérés d'un homme mordu par une tarentule. La Commission est d'avis que, dans tous les cas,

cette voiture est surtout utile aux personnes atteintes de rhumatismes et auxquelles les médecins ont prescrit des frictions énergiques. Les amateurs d'imprévu y trouveront également de quoi satisfaire leur goût; à peine, en effet, les chevaux sont-ils lancés au galop, que nous nous mettons à voltiger dans l'intérieur de la caisse avec une légèreté inouïe et un entrain qui tient du prodige.

Le tarantass possède, en outre, des qualités hygiéniques très remarquables, car on n'emploie que du *goudron* pour en graisser les roues. Aussi les personnes auxquelles la Faculté recom-



mande cette essence végétale peuvent-elles suivre une cure, tout en faisant un voyage d'agrément.

« .....*Utile dulci* (1). »

Le pays que nous traversons est tellement plat que des doutes sérieux commencent à surgir dans notre esprit sur la rotondité de cette partie de notre planète.

Les rares habitants que nous rencontrons appartiennent, évidemment, à la race juive. C'est une particularité qui nous frappe d'autant plus que nous étions loin de nous y attendre.



C'est là, du reste, un phénomène psychologique qui a été constaté aussi bien par les penseurs les plus profonds que par ceux qui l'étaient moins : l'esprit humain demeure bien plus surpris en présence d'un événement extraordinaire que devant un fait habituel de la vie. Ainsi l'apparition d'un revenant nous



étonne plus que la vue d'un créancier, quoique le plaisir soit à peu près le même dans les deux cas. Pourquoi?...

(1) Horace, poète latin.

Cependant, la présence de tous ces Juifs, près de la frontière, nous intriguant de plus en plus, la Commission croit devoir consacrer une séance spéciale à l'examen de cette question. Voici l'explication qui nous a paru plausible. Je me hâte d'ajouter que ce n'est qu'une hypothèse justifiée par l'aspect misérable des rares villages que nous avons traversés. On sait que de tout temps il a régné une certaine méfiance entre la Russie et l'Allemagne (de la part de la Russie surtout). Il est donc probable que les autorités russes auront peuplé leur frontière de colons juifs, en vue d'une invasion étrangère. A l'heure qu'il est, les Juifs ayant complètement ruiné la contrée qu'ils habitent, les ennemis n'y trouveraient aucun moyen de subsistance, et périraient infailliblement au bout de quelques jours. Tel est le résultat auquel nous arrivons en même temps qu'à Brest-Litowski.

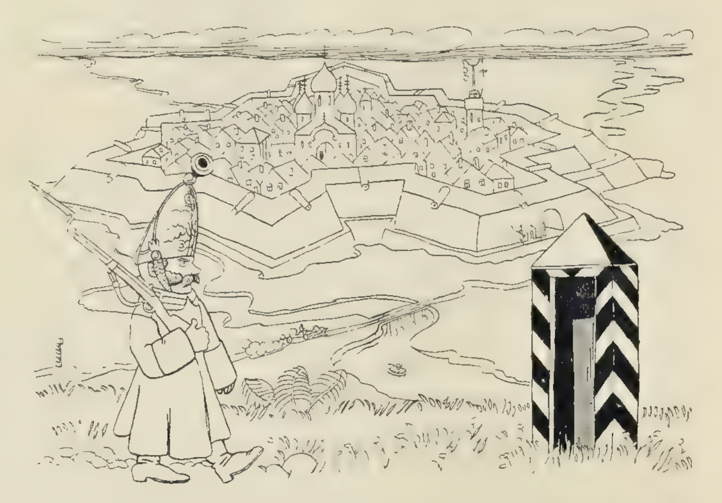


3 juin.

L'homme fait souvent ce qu'il ne devrait pas faire, a dit Salomon (*Cantique des cantiques*). C'est ainsi que l'on pourrait confondre la ville de Brest, qui se trouve en Russie, avec le grand port de la France qui partageait jadis avec Toulon l'avantage de posséder un bagne.

Pour empêcher cette confusion regrettable, on a vraisemblablement donné au Brest russe le surnom de Litowski, ce qui veut dire que cette ville se trouve en Lithuanie, et non au bord de l'océan Atlantique.

Brest-Litowski est une forteresse qui n'a jamais été prise, ni assiégée non plus. « Il est donc assez difficile de juger de sa « force, car si d'un côté les forteresses réputées imprenables « telles que Troie, Gibraltar, Kars, etc., ont toujours fini par « être prises, en revanche, les citadelles qui n'ont jamais été « investies par l'ennemi ont bien plus de chances de ne pas « être emportées d'assaut. » (VAUBAN, *Traité de fortification.*)



Rien ne nous eût été plus facile que d'en relever un plan détaillé; mais nous avons été retenus par deux considérations de nature différente :

1° Une extrême discrétion nous était imposée par les lois de l'hospitalité;

2° A la distance de plusieurs kilomètres, avant même d'arriver

aux ouvrages avancés, les sentinelles nous mirent en joue, avec défense d'aller plus loin.



La Commission, par un sentiment de délicatesse exquise, ne



crut donc pas devoir insister et s'éloigna dans une direction opposée. Depuis Brest-Litowski jusqu'à Smolensk, le paysage n'est animé que par l'aspect de quelques cabarets, qui, seuls, en rompent la monotonie. Ces cabarets sont tenus par des Juifs qui se plaignent, généralement, d'être abreuvés de vexations par les habitants, qu'ils abreuvent à leur tour d'eau-de-vie plus



ou moins frelatée, mais plutôt plus. Cet échange de procédés, d'un goût douteux, paraît être l'unique occupation des indigènes.

Du reste, l'histoire nous enseigne que la race juive, après avoir séjourné dans un pays, finit toujours par le quitter, sur les vives instances des indigènes, avec lesquels ils font généralement mauvais ménage. C'est ainsi qu'en Égypte, suivant la version même des auteurs hébreux, que l'on ne saurait soupçonner de partialité, les Juifs émigrèrent en Palestine après avoir considérablement allégé les Égyptiens de leurs trésors et de leurs bijoux, en leur offrant en échange certains phénomènes météorologiques, connus sous le nom de plaies d'Égypte, et dont l'originalité ne compensait pas les désagréments. Selon toute apparence, le même fait se reproduira sous peu en Russie, c'est-à-dire que la race juive sera invitée par le peuple russe à

se transporter ailleurs, ce qu'elle pourra effectuer avec plus de facilité qu'au temps des Pharaons, sans être obligée de traverser la mer à pied sec et dans de bons compartiments de troisième classe.

Ce qui nous frappe surtout, c'est de voir des enfants en bas âge avaler de grands verres d'eau-de-vie. Ce spectacle nous fait songer au vers célèbre :

L'avaleur n'attend pas le nombre des années.

(*Le Cid.* — CORNEILLE)



CHAPITRE II

SMOLENSK. — LES INCENDIES ET LEURS AVANTAGES. — LA BANQUE DE SMOLENSK, SES OPÉRATIONS. — APERÇUS ÉCONOMIQUES. — LES JOURNAUX. — LA CENSURE. — ACCIDENT. — NOTRE COLLÈGUE DOUBINA SUBIT UNE OPÉRATION CHIRURGICALE. — NOS CHEVAUX DE SELLE.

4 juin.

Nous sommes fort intrigués en voyant le long de la route des poteaux en bois reliés par des fils de fer. A première vue, ces appareils semblent offrir une certaine analogie avec des poteaux de télégraphe; mais, après avoir consulté les ouvrages de plusieurs voyageurs célèbres, tels que : *Hérodote, Pline, Marco*

Polo, et n'ayant trouvé nulle part chez eux la moindre mention d'un télégraphe électrique dans ces contrées barbares, nous continuons notre voyage en inscrivant sur notre carnet : Routes bordées de barrières en fil de fer, trop élevées à notre avis pour empêcher le bétail de traverser les voies.

En entrant dans la ville de Smolensk, la Commission constate avec joie que la ville a été complètement reconstruite après l'incendie de 1812, bien que depuis cette époque elle ait été plusieurs fois encore dévorée par le feu. C'est, paraît-il, un fait qui se reproduit périodiquement en Russie, pendant les mois d'été.



Presque toutes les maisons, dans les villes de province, étant construites en bois, les incendies s'y sont acclimatés d'une façon qui ne laisse rien à désirer. Mais aussitôt qu'une ville a brûlé de fond en comble, on s'empresse de la rebâtir. Ce travail présente le double avantage d'offrir une occupation régulière aux ouvriers du pays et d'augmenter la valeur des forêts, dont les propriétaires trouveraient difficilement à écouler les produits dans des circonstances ordinaires. Sur la grande place de Smolensk, on nous montre un vaste bâtiment en ruine : c'est tout ce qui reste de la Banque communale. Fondée le 1er avril d'une année que nous ne saurions préciser, faute de documents, cette institution vécut, ainsi que le dit le poète, *l'espace d'un matin* (1).

Le soir même du jour où la Banque fut inaugurée, ses directeurs quittaient la ville pour une destination inconnue, en emportant, non pas la caisse (comme cela arrive), mais l'argent



qui s'y trouvait. Dépositaires fidèles, ils n'avaient pas voulu s'en séparer. Ce fut la seule opération de la Banque ; il est vrai d'ajouter qu'elle fut couronnée d'un succès inespéré. L'incident de cet établissement de crédit servit, paraît-il, d'heureux exemple, car il se répéta bientôt dans une foule d'autres villes en Russie, ce qui produisit une très grande animation sur les marchés financiers de l'empire. On sait que les vastes déplacements de capitaux sont la cause principale de l'enrichissement des uns par l'appauvrissement des autres. (ADAM SMITH, *La richesse des nations,* page 47321.)

Nous faisons ici une remarque philologique qui ne manque

(1) Stances du poète Duperrier adressées à son ami Millevoye sur la mort de sa fille.

pas d'une certaine profondeur (à notre avis), car elle prouve que la sagesse des nations se manifeste dans un seul mot aussi bien que dans un proverbe. Le mot *banques* (au pluriel) signifie, en russe, également *ventouses* et *bocaux,* ce qui veut dire que les banques aspirent les richesses nationales comme des ventouses,

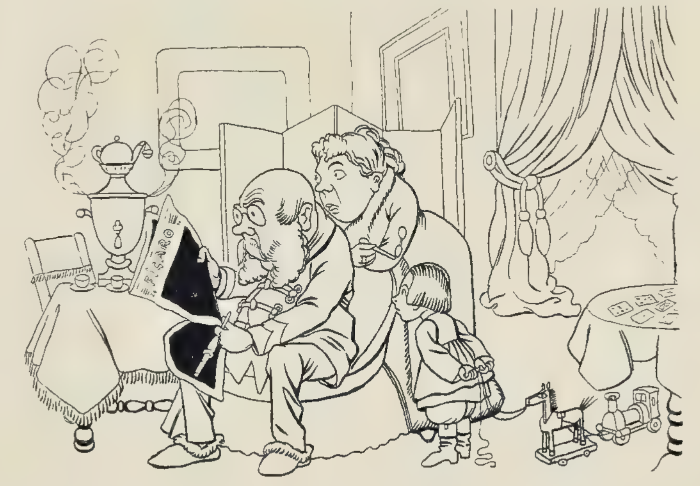


et servent d'asile aux actionnaires comme le bocal aux cornichons. De plus, la Commission constate que la plupart des directeurs de banques portent des noms allemands et sont d'origine juive.

La Commission, voulant rester au courant de la politique européenne, fait l'acquisition de quelques journaux français et allemands. A son grand étonnement, on les lui apporte recouverts d'une couche épaisse d'encre d'impression. Il résulte des renseignements que l'on nous fournit que les jeux d'esprit sont très en faveur dans le pays, et que les autorités ont établi un bureau spécial dont les fonctions consistent à recouvrir d'une couche de noir les journaux arrivant de l'étranger, afin de développer la perspicacité des classes lettrées. Ce bureau porte le nom de *Tsenzoura* (littéralement *censure*). Les indigènes sont ainsi amenés à faire des efforts d'imagination surprenants pour deviner ce qui se trouve sous cette couche de noir. Quelques-uns y réussissent, dit-on, mais nous ignorons s'ils gagnent des



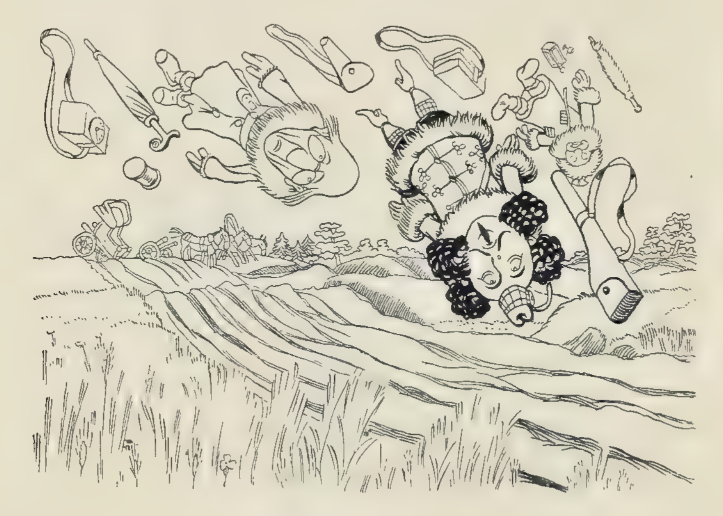
primes. En tout cas, cette organisation, d'une utilité incon-



testable, met les masses à l'abri des fâcheuses influences produites par de mauvaises lectures.

On a beaucoup écrit et discuté sur les avantages et les inconvénients de l'instruction populaire. Comme toutes les questions sociales et politiques qui deviennent d'autant plus obscures qu'on s'efforce de les éclairer, celle-ci attend sa solution. Car, si d'un côté la liberté de tout écrire présente certains avantages, il faut admettre que l'institution de la censure donne une occupation assurée à toute une classe de fonctionnaires qui trouveraient difficilement à se caser avec succès ailleurs.

Au moment où nous sortons au galop des portes de Smolensk, un craquement sinistre se fait entendre dans l'intérieur de notre *tarantass,* et nous sommes lancés dans l'espace avec une force irrésistible. Les deux essieux s'étant brisés simul-



tanément dans une ornière de la route, nous nous trouvons projetés dans des directions variées.

Le docteur Tapafini s'en tire avec une bosse, qui, par une étrange coïncidence, se trouve à l'endroit même du crâne que les phrénologues appellent la bosse des voyages. Quant au savant Doubina, il est tombé d'une façon si malencontreuse qu'il s'est démis les deux bras et les deux jambes. Il lui faut donc subir une opération fort douloureuse et qui ne réussit qu'à moitié; car le chirurgien, appelé en toute hâte, commit



une erreur funeste dans sa précipitation, et lui remit les quatre



membres dans un sens opposé à celui qui est indiqué par la nature.

Après un arrêt de quelques heures, causé par cet accident, nous faisons seller les trois chevaux de notre voiture désemparée, et nous continuons notre voyage à cheval. Le doc-



teur Krakenfeld monte sur *Moujik,* une bête fort docile et qui convient admirablement au caractère paisible de son cavalier.

On hisse le savant Doubina sur *Kazak,* cheval d'une vitesse incomparable. Le docteur Tapafini s'élance sur le dos du bouil-



lant *Samovar,* ainsi nommé à cause de son tempérament de feu (car le mot *samovar,* en russe, signifie *bouilloire*).



CHAPITRE III

MOSCOU. — SAINT-PÉTERSBOURG. — CLIMAT. — ASPECT GÉNÉRAL DE MOSCOU. — RUES PRINCIPALES. — BAZARS. — LES DERNIERS TARTARES. — RESTAURANTS. — DROJKI. — NOS THERMOMÈTRES. — LE DOCTEUR TAPAFINI FAIT UNE EXPÉRIENCE MÉTÉOROLOGIQUE.

Moscou, 2 juillet.

C'est par une belle journée de juillet que nous arrivons à Moscou, surnommée *la ville des czars,* probablement parce que les czars résident ordinairement à Saint-Pétersbourg, dont le climat est infiniment plus doux, plus tempéré par suite du voisinage du golfe de Finlande (1).

De plus, la ville de Saint-Pétersbourg offre à ses habitants de grandes facilités de communication. Grâce à leur niveau peu élevé, les rues de Saint-Pétersbourg sont au moindre vent d'ouest envahies par la mer Baltique, et alors les habitants font leurs courses en gondoles comme à Venise, ce qui donne un caractère fort pittoresque à cette belle cité du Nord. Il paraît même qu'on tire des coups de canon, en signe de réjouissance, à chacune de ces inondations périodiques.

Pierre le Grand en fondant Saint-Pétersbourg l'appela sa « Fenêtre sur l'Europe ». Bien que ce ne soit là qu'une image, il n'en règne pas moins, depuis cette époque, de violents courants d'air dans les rues de Saint-Pétersbourg, et les fluxions de poitrine y sont aussi fréquentes que les rages de dents.

A Moscou, on retrouve partout le cachet d'une antiquité incontestable.

C'est ainsi qu'au Bazar slave (fort bel hôtel où nous sommes descendus) on nous servit à déjeuner la moitié d'une omelette, l'autre moitié ayant déjà été la proie de la voracité d'un chef tartare au treizième siècle, lors de la première invasion de ce peuple guerrier, dont les descendants ont, généralement, embrassé en Russie la carrière de garçons de restaurant, comme étant plus lucrative que la carrière des armes.





(1) Vaste baie généralement prise par les glaces.

Toute la population de Moscou professe une vénération profonde pour l'antiquité. Aussi a-t-il été tacitement convenu que les rues ne seraient jamais balayées, pour ne pas laisser perdre à la postérité la moindre relique du passé. La principale rue de Moscou, rendez-vous de toutes les élégances, porte le nom caractéristique de *Pont des Maréchaux*. La Commission, l'ayant parcourue sans y avoir vu aucun pont, croit retrouver dans cette dénomination un sens allégorique, qui fait allusion au grade de « maréchal » auquel on peut *monter,* en s'élevant peu à peu dans la hiérarchie militaire. En effet, cette rue présente un plan fortement incliné, au sommet duquel on arrive non sans efforts. Les bazars de Moscou offrent un spectacle fort intéressant. On y voit dés Allemands, des Juifs, des Grecs, des Arméniens,



des Tartares qui vendent des objets ayant appartenu à leurs ancêtres, et aussi remarquables par leur rareté que par le caractère authentique de leur provenance. C'est par l'entremise d'un de ces Orientaux que la Commission achète une photographie instantanée de Tamerlan, tirée au moment précis où ce chef barbare ouvrait la bouche pour sommer la garnison de Moscou de lui livrer les clefs de la citadelle.

Nous nous hâtons de mettre sous verre ce trésor archéologique, preuve évidente que l'art de la photographie remonte à



une époque plus reculée qu'on ne l'avait supposé jusqu'ici.

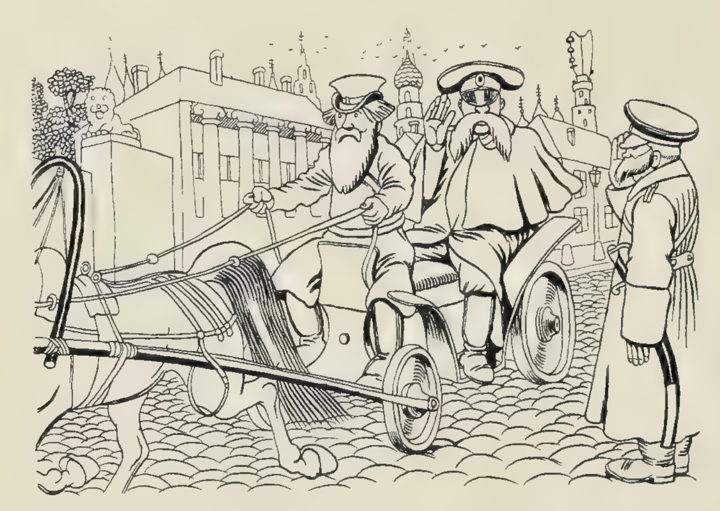


Une autre acquisition non moins précieuse que nous avons faite, c'est le parapluie du célèbre chef tartare Kafichul-Khan,

qui s'est immortalisé par la sage précipitation qu'il mit à quitter définitivement la Russie avec ses hordes, en découvrant en face de lui l'armée du Czar. Cette découverte, qui coïncida avec celle de l'Amérique, marqua la fin du quinzième siècle.

La ville de Moscou a ceci de commun avec l'ancienne Troie, qu'elle a été également, mais à une époque postérieure, dévorée par les flammes.

Cependant, la plupart des édifices de Moscou remontent évidemment à une période très reculée de l'histoire. On en trouve la preuve dans les figures sculptées qui ornent généralement l'entrée des maisons et des jardins. Ces figures représentent le plus souvent un mammifère d'une espèce actuellement disparue, et qui tient un juste milieu entre le



lion et le chien. Il paraîtrait donc que les palais de Moscou ont été construits à une époque antédiluvienne où cette race d'animaux (qui frappe la Commission de stupeur) florissait en Russie.

La langue russe est tout à fait incompréhensible pour ceux qui l'ignorent. Cependant les indigènes parviennent à s'expliquer entre eux. Du reste, la pantomime est, en Russie, d'un grand secours dans le dialogue, si l'on en juge d'après les arguments que nous avons vu employer par des agents de police pour disperser un rassemblement de badauds qui regardaient le ciel sans raison apparente.

L'une des principales distractions des Moscovites, c'est l'équitation. Les indigènes ne sortent qu'à cheval, et lorsqu'une subite indisposition retient cet animal domestique à l'écurie,



ils adaptent quatre roues à la selle, et vont, dans cette voiture étrange, nommé *drojki,* vaquer à leurs occupations.

Les rues de Moscou sont pavées d'une façon très originale, avec des pierres dont la forme et la grandeur varient à l'infini, et qui présentent la collection la plus complète de minéraux que nous ayons rencontrée.

Les lits, en Russie, offrent un aspect tout particulier. Les matelas sont remplis de duvet et s'élèvent jusqu'au plafond; on ne peut les gravir qu'au moyen d'une échelle, mais cet exercice demande une certaine habitude.

Le docteur Tapafini, ayant eu l'imprudence de se laisser tom-



ber la tête la première sur sa *perina* (c'est ainsi qu'on appelle les matelas à Moscou), descendit ainsi dans une posture verticale, les pieds en l'air, jusqu'au plancher, complètement enfoui dans le duvet. Ce n'est qu'à force d'efforts persévérants que ses collègues parvinrent à lui faire reprendre une position horizontale, dans laquelle il put goûter les douceurs du sommeil.



La cuisine nationale russe a ceci de particulier qu'elle est composée de plats essentiellement russes, ne ressemblant en rien à ceux de l'occident de l'Europe.

Il y en a de fort bons, du reste, tels que : la *koulebiaka*, pâté de poisson; le *tchi*, espèce de pot-au-feu.

Mais le plat russe qui nous a laissé un souvenir ineffaçable, c'est un potage glacé aux concombres, nommé *botvinia*.

Après l'avoir ingurgité, la Commission ressentit les émotions inséparables d'un premier voyage sur mer.

Ce qui frappe également la Commission dans le grand res-

taurant de Moscou où elle va déjeuner, c'est le costume des garçons qui nous servent, vêtus simplement d'une chemise de nuit et d'un pantalon de toile. Évidemment, ils n'ont pas eu le temps de terminer leur toilette, ce qui ne peut s'expliquer que par l'heure matinale où les clients ont commencé à affluer dans cet établissement.



Les thermomètres que nous portons sous nos fourrures marquent + 48°; c'est un fait d'autant plus bizarre que ceux de l'hôtel n'en indiquent que + 24° à l'ombre! Comme nos instruments sont d'une rare précision, il faut en conclure que les thermomètres de fabrication russe ne valent rien, ou bien que la chaleur en Russie se manifeste par soubresauts irréguliers... à moins que nous ne nous trouvions en présence d'un phénomène électrique inconnu jusqu'ici. Désireux d'approfondir ce mystère, le docteur Tapafini, pour déterminer la température de son corps, introduisit son thermomètre dans sa bouche, mais, dans sa précipitation, il l'avala. L'expérience n'eut donc pas de résultat palpable au point de vue scientifique. En revanche, ce petit incident eut pour le docteur des suites tout à fait inattendues.



Le thermomètre avalé étant à l'alcool, le liquide spiritueux se répandit dans l'estomac du savant et dégagea des fumées qui lui montèrent probablement au cerveau, car il commença par nous débiter un discours dans une langue tout à fait inconnue, après quoi il se livra à une danse de caractère des plus mouvementées, et finalement s'endormit sur un large divan oriental qui ornait notre salon.



En Russie, on rencontre dans les rues une foule de marchands ambulants.

Ils vendent des fruits, des légumes et différents articles de fantaisie qui sont étalés sur une petite planchette attachée aux épaules par des courroies et portée par devant comme un plateau.

Nous sommes surpris, en traversant les carrefours, d'entendre ces marchands, qu'on nomme en russe *raznostchiks,* pousser des cris gutturaux qui, évidemment, ne doivent avoir aucun sens, car nous ne les comprenons pas.

Quelques-uns d'entre eux portent aussi sous le bras des paquets de feuilles sur lesquelles se trouvent des caractères imprimés en noir, et qu'ils distribuent aux passants, en échange de quelques *kopecks* en cuivre.

Si nous ne savions de source certaine que la presse est sévèrement interdite en Russie, nous serions tentés de les prendre pour des marchands de journaux. Mais, pour nous, il ressort avec évidence que ce sont des vendeurs de prospectus ou de programmes.

C'est ainsi que, à chaque pas, une étude approfondie des autorités scientifiques nous empêche d'être leurrés par des apparences trompeuses. Mais le vraisemblable n'est pas toujours le vrai, et *vice versa,* comme l'a dit Boileau dans son *Histoire de la Révolution française.*



CHAPITRE IV

PODOLSK. — ASPECT DE LA VILLE. — NOS SOUPÇONS. — SERPOUKHOFF. — INQUIÉTUDE CAUSÉE PAR DES CHIENS. — M. PASTEUR. — LA CHALEUR. — TOULA. — LE KUMMEL DÉCOUVERT PAR LE DOCTEUR DOUBINA. — NOS SOUPÇONS SE DISSIPENT. — INVENTIONS DU DOCTEUR TAPAFINI. — INVENTION DU DOCTEUR DOUBINA.

Podolsk, 5 juillet.

Nous arrivons à Podolsk à trois heures du matin. Un morne silence règne dans les rues. Le commerce et l'industrie paraissent être dans un état de marasme complet. Un abreuvoir à l'usage des chevaux de poste, et dont les deux seaux montent et descendent alternativement au moyen d'une poulie sur laquelle vient s'enrouler la corde qui les tient, est le seul établissement qui dénote chez les habitants quelques vagues



notions des sciences mécaniques. On peut dire d'une manière générale que la ville de Podolsk n'est pas grande, mais très



malpropre. Personne ne vient à notre rencontre. Il est évident que les autorités n'ont pas été prévenues de notre arrivée.

Nos thermomètres portatifs marquent + 52°. Nos interprètes, dans leur ignorance profonde, ôtent leurs habits et ne



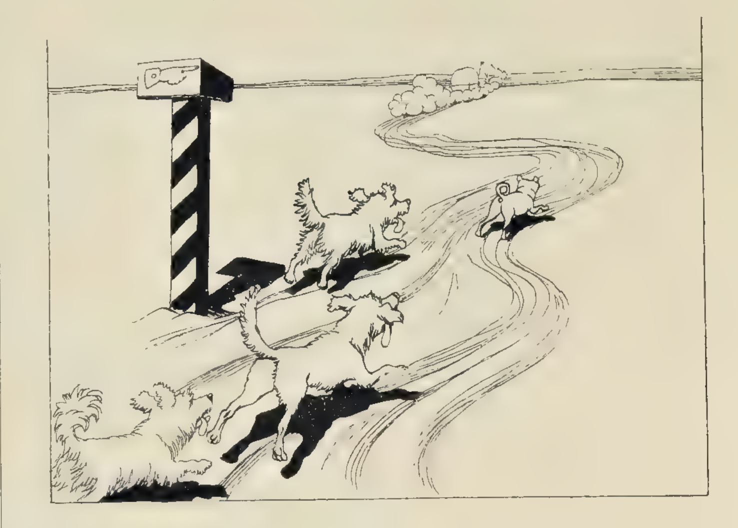
conservent que leurs chemises et leurs pantalons. Ils nous engagent même à suivre leur exemple; mais la Commission repousse avec dédain cette proposition absurde de gens illettrés, car elle sait, par les rapports de plusieurs illustres savants, combien le climat de la Russie est rigoureux en réalité, malgré certaines apparences qui ne sauraient avoir de valeur réelle. Nous croyons devoir également noter une diminution sensible



dans notre provision de chandelles. Ce phénomène nous inspire des soupçons qui ébranlent la confiance que nous avions jusqu'ici dans la moralité de notre escorte.

Serpoukhoff, 6 juillet.

Personne ne vient à notre rencontre. Il est clair que les habitants ne sont pas prévenus. Il faut vraiment que ce pays soit encore bien arriéré. Nos soupçons à l'égard de notre escorte augmentent à mesure que la provision de chandelles diminue. Phénomène bizarre! notre caravane est suivie depuis quelque temps par un nombre considérable de chiens errants... Seraient-ils enragés? Cette question ne pouvant être résolue,



à cause de la distance qui nous sépare de ces quadrupèdes, il est décidé qu'au premier bureau de télégraphe nous enverrons une dépêche à l'illustre Pasteur, à Paris, pour lui demander son avis. Nos thermomètres marquent + 53°. Le docteur Tapafini, qui a toutes les audaces, essaye d'abaisser un coin de son grand col de fourrure. Il est frappé de la différence existant entre la température extérieure et celle qui règne sous nos pelisses. Un rhume violent est la conséquence de cet acte imprudent; il s'empresse donc de relever son col.

Toula, 8 juillet.

Nous entrons dans la ville de Toula, à quatre heures de l'après-midi; mais les populations s'obstinent à ne pas se porter en foule à notre rencontre. C'est là l'inconvénient d'un incognito trop rigoureux.

Consignons ici un fait aussi remarquable que mystérieux. Notre savant confrère Doubina vient de découvrir une liqueur

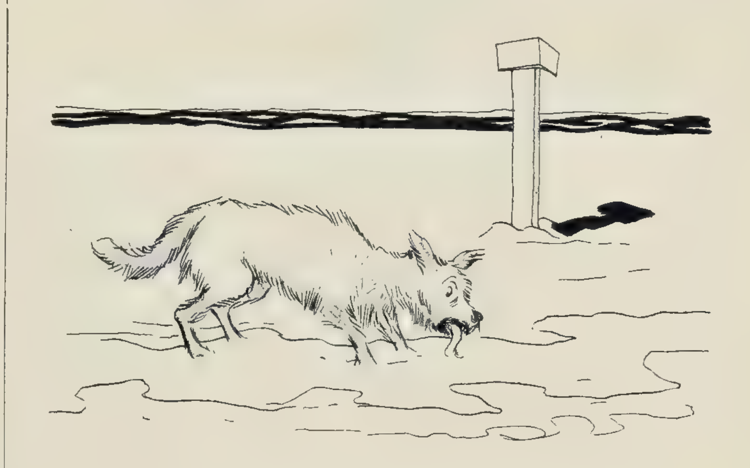


qui lui inspire, dit-il, des idées de plus en plus profondes.



Ce breuvage porte le nom étrange de *kummel*. Aussitôt qu'il en a absorbé un demi-litre, notre illustre collègue s'élève dans les régions les plus transcendantes de la pensée humaine. Il paraît rester étranger à tout ce qui se passe autour de lui et ne répond plus que par des monosyllabes énigmatiques rappelant les grognements de l'ours (*ursus*) aux questions qui lui sont adressées ; il tombe en même temps dans un état de prostration complète, ses jambes refusent de le soutenir, et il cherche alors dans un sommeil réparateur des forces nouvelles pour recommencer cette lutte quotidienne contre les mystères de la nature.

Nous sommes heureux de pouvoir constater que nos soupçons sur la probité de notre escorte étaient mal fondés. La disparition définitive de notre provision de chandelles s'explique d'une façon très naturelle. Elles ont fondu sous l'action du soleil, en laissant derrière nous une traînée de suif qui attirait



cette troupe de chiens dont la poursuite nous avait inquiétés.

Complètement rassurés désormais, nous nous empressons de télégraphier cette nouvelle à M. Pasteur, afin de le tranquilliser sur notre sort.

La ville de Toula est le centre des manufactures d'armes, en Russie. Le docteur Tapafini profite de notre visite à la principale fabrique de ce pays, pour soumettre au directeur des ateliers deux de ses inventions les plus étonnantes :

1° Un fusil de chasse dont le canon est recourbé à angle droit et qui permet à un tireur à l'affût de rester invisible;



2° Un fusil qu'il est impossible de faire partir, une fois chargé, et ceci, afin de prévenir les trop nombreux accidents de chasse.

A notre grande surprise, ces découvertes remarquables n'obtiennent pas auprès des ingénieurs russes le succès d'enthousiasme auquel notre collègue s'attendait; ce qui ne peut s'expliquer que par jalousie de métier.

Les rues de Toula sont d'une saleté inimaginable. Notre confrère Doubina, dans un de ses accès de *kummelisation,* ayant glissé dans une mare, à 9 heures 43 minutes du soir, y séjourne jusqu'au lendemain matin 7 heures 28 minutes; il en sort méconnaissable.

9 juillet.

Le docteur Tapafini a découvert ce matin un oiseau étonnant, variété du *corvus vulgaris* (corbeau vulgaire). Ce gallinacé se



distingue par sa couleur sombre et la rapidité de son vol. Cependant, on le dit moins voleur que la pie, ce qui fait que l'on ne pourra pas lui consacrer un opéra, à l'instar du compositeur italien Rossini (actuellement décédé) (1).

Notre confrère Doubina continue chaque jour ses dangereuses expériences sur le kummel. A ce propos, nous croyons devoir faire quelques légères remontrances à notre illustre collègue. Le docteur Krakenfeld lui énumère les différents cas où l'abus des liqueurs fortes eut pour résultat des inconvénients aussi fâcheux qu'inattendus. Il lui expose en détail le cas du célèbre général assyrien Holopherne, dont la mort fut, comme on le sait, la conséquence de ses habitudes d'intempérance. Le docteur Tapafini, de son côté, lui rappelle les pénibles souvenirs qui jettent une tache sur la vie, d'ailleurs vertueuse, du patriarche Noé.

(1) La Gazza ladra, *la Pie voleuse.*

Mais à toutes ces observations, l'illustre Doubina ne répond que par des mugissements vagues et inarticulés. Après quoi, il va se coucher, et bientôt des ronflements sonores nous annoncent que ce prince de la science goûte un sommeil paisible, que nul rêve fâcheux ne vient troubler.

10 juillet.

Notre collègue Doubina, qui se trouve aujourd'hui dans un état lucide (circonstance qui devient, hélas! de plus en plus rare), aperçoit des paysans occupés à travailler aux champs, et il essaye de les initier à son nouveau système de culture, qui consiste à placer les bœufs à une certaine distance *derrière* la charrue, pour ne pas fatiguer inutilement ces animaux.

Malheureusement les explications du savant ne parviennent pas à convaincre ces hommes ignorants, esclaves de l'aveugle routine.



CHAPITRE V

OREL. — NOTRE INCOGNITO. — DÉLIVRANCE D'UNE PRISONNIÈRE. — LA LÉGENDE DE MAZEPPA ET SON EXPLICATION SCIENTIFIQUE. — KOURSK. — CHARKOFF. — ALERTE DE NUIT. — UNE ENTRÉE A SENSATION. — INTERRUPTION FORCÉE DE NOTRE JOURNAL. — LE FESTIN. — LA PRISON. — POLTAWA. — MALENTENDU. — ÉLISABETGRAD. — LES STEPPES.

Orel, 11 juillet.

Le secret de notre expédition a été si admirablement gardé que jusqu'ici rien n'a transpiré, excepté... nous-mêmes, ajouterais-je, si le caractère scientifique de notre journal n'en excluait pas ces frivoles jeux de mots que l'usage tolère, mais que la morale réprouve. Au moment où nous allions entrer dans la ville, un autre *tarantass* nous dépassait au grand galop. Une femme était attachée derrière la capote de la voiture, à laquelle



elle tournait le dos. Persuadés que nous nous trouvons en présence d'une pauvre victime de quelque marchand d'esclaves, persistant dans son abominable trafic, malgré l'abolition du servage (ukase du 19 février 1861), nous nous élançons à son secours. Mais notre ardeur est calmée aussitôt par les explications de nos interprètes. Il paraît qu'en Russie, ce mode de locomotion est généralement adopté par les maîtres pour se faire suivre de leurs domestiques. D'ailleurs, la femme de chambre que nous venons de voir dormait paisiblement.



Autrefois, quand on voyageait à cheval, les domestiques étaient attachés à la queue du cheval.

Ainsi qu'on le voit, le prétendu supplice de Mazeppa doit être considéré comme un simple incident de déménagement, faussement interprété, grossi et exagéré pendant deux siècles par des gens ignorants. Mais la vérité finit toujours par éclater.

Koursk, 11 juillet.

A notre entrée dans la ville, nous apercevons un rassemblement considérable sur la Grande Place. On nous entoure de tous

côtés en poussant des exclamations, qui témoignent évidemment la satisfaction que ces braves gens éprouvent à nous voir. De toutes parts nous entendons des rires bruyants, et la population nous exprime sa joie par une pantomime animée.

Il n'est pas douteux qu'une ovation nous attend; aussi la Commission, après avoir rapidement délibéré, décide :

1° Que la proposition de nous traîner à travers la ville, sur un char de triomphe auquel s'atelleraient les notables de la cité, serait repoussée avec modestie;



2° Que nous interdirions aux habitants d'illuminer leurs maisons, et de tirer des feux d'artifice sur leurs toits, en raison des dangers qui pourraient en résulter;

3° Que tout spectacle de gala serait également décliné par nous;

4° Que, cédant aux vœux des masses, nous pourrions tout au plus accepter de simples médailles en or frappées à notre effigie, une sérénade sous nos fenêtres et un bal travesti organisé en notre honneur à l'hôtel de ville.

Ces résolutions une fois bien arrêtées, nous nous dirigeons vers la Grande Place, où notre apparition est signalée



par des cris de vive admiration. Là, nous apprenons la cause du tumulte qui avait attiré notre attention; — c'était jour de marché...

En traversant des bois, nous sommes stupéfaits de voir les arbres couverts de feuillage, alors qu'il a été absolument reconnu par des explorateurs dignes de foi que le climat de la Russie est tellement rigoureux que rien n'y pousse.



Nous sommes évidemment en présence d'une illusion d'optique, d'autant plus étrange qu'elle se répète fréquemment.

Aussi nous empressons-nous de faire sur notre carnet l'annotation suivante :

L'atmosphère, en Russie, est extrêmement favorable aux mirages; or les natures exceptionnellement nerveuses les perçoivent avec une intensité toute particulière. C'est ainsi que notre savant collègue Doubina affirme positivement, en nous montrant le clocher d'une église, qu'il en aperçoit un *second*



à côté, alors que ce phénomène reste invisible pour les autres membres de la Commission.

Charkoff, 12 juillet.

Ce matin, en sortant de nos tentes, après une nuit excellente, nous sommes surpris de ne plus voir notre escorte. Notre collègue Doubina nous explique alors que la veille, avant de s'endormir, il avait absorbé une dose assez forte de son breuvage favori, et qu'aussitôt ses yeux, par un phénomène bizarre, perçant les ténèbres, lui avaient fait apercevoir une troupe d'êtres étranges qui gambadaient autour de notre



campement. Sans perdre un instant, il avait poussé un cri



d'alarme, en ordonnant à nos braves guerriers de poursuivre à outrance ces personnages suspects. Notre escorte, esclave de

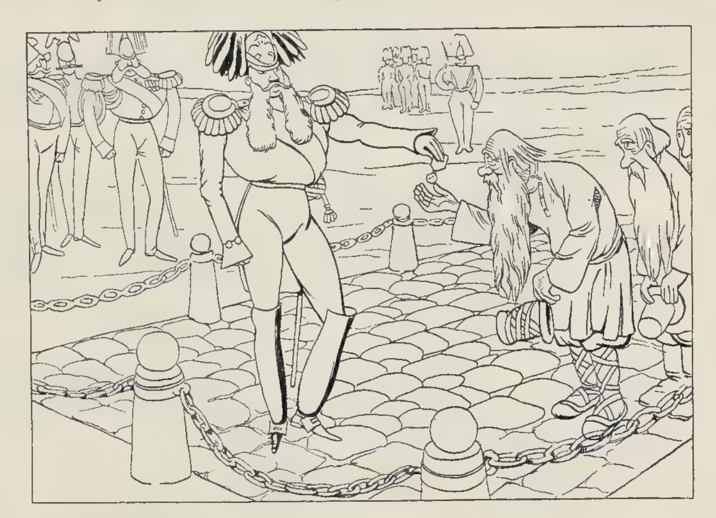
la discipline, était donc partie à travers champs et n'avait pas reparu depuis. La Commission, après avoir vivement félicité le



savant Doubina de nous avoir sauvés d'un danger d'autant plus effroyable qu'il était inconnu, se décide à poursuivre sa route sans escorte, bravant tous les périls pour la plus grande gloire de la science. Cependant, par mesure de précaution, nous endossons les habits militaires abandonnés par notre escorte, dans sa précipitation. C'est donc dans cet appareil guerrier que nous faisons notre entrée dans la ville de Charkoff. — Il est un usage très répandu en Russie, aussi bien que dans différents autres pays. Il consiste à donner aux villes le nom de la rivière sur les bords de laquelle elles ont été bâties. C'est ainsi qu'on a donné le nom de *Charkoff* à la première cité qui ait été construite sur les rives d'un ruisseau nommé *Lopane*. La ville de Charkoff possède une Université, dont les étudiants semblent vouloir imiter la grande école des *Péripatéticiens* (en grec : *promeneurs*). On peut, en effet, les rencontrer à toutes les heures du jour et même de la nuit, parcourant les rues et les faubourgs à grands pas, et chantant des airs dont les paroles doivent probablement rappeler les vers de Sophocle et d'Euripide. Au moment de notre entrée, on était en train de paver la ville. Ce travail, commencé sous Pierre le Grand (en 1698),



était déjà terminé sur un espace d'environ 2^{m},50. Le gouverneur de la ville, entouré d'un état-major brillant, encourageait lui-même les nombreux ouvriers en présence des troupes de la



garnison; à notre aspect, tout s'arrête, et le docteur Tapafini, prenant un temps de galop, s'avance fièrement pour décliner nos qualités. Malheureusement, son brillant coursier culbute en exécutant une cabriole fantastique, qui envoie le savant à



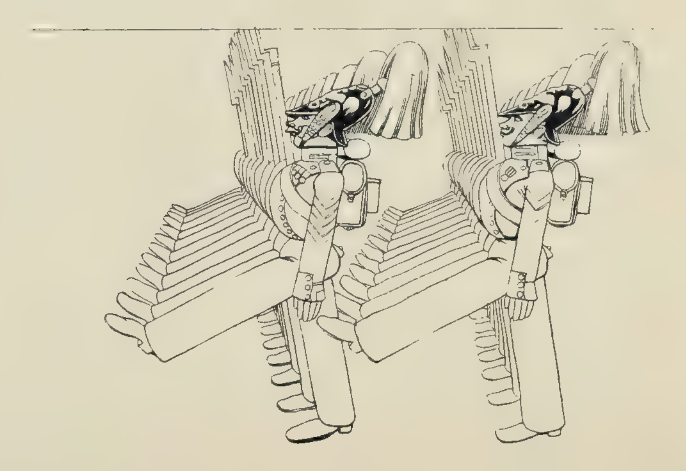
une hauteur prodigieuse. A ce spectacle, tout le monde lève les bras au ciel, y compris les chefs d'orchestres militaires qui



se trouvaient devant leurs régiments, et les musiciens, croyant qu'il s'agit d'un signal, attaquent aussitôt l'hymne national russe. C'est aux sons mélodieux de cette belle page musicale que le docteur Tapafini redescend à terre, le sourire aux lèvres, mais sans son bonnet d'astrakan qu'il avait laissé en l'air. Accueillis



de la façon la plus affable par les autorités, nous sommes invités pour le soir même à un grand banquet, au palais du gouverneur, et nous assistons à une revue de toute la garnison.



C'était, en tous points, un spectacle grandiose et saisissant.

Malgré le caractère éminemment pacifique de notre mission, étrangère à toute espèce de sentiments belliqueux, nous ne pouvons nous défendre d'un certain frisson d'admiration en voyant défiler cette masse compacte de troupes imposantes.

Les files se suivent, comme des vagues humaines, au milieu d'un silence qui n'est troublé que par les commandements brefs des officiers. Tous ces uniformes brillants, cette forêt mouvante de baïonnettes, le bruit des clairons et des tambours nous produisent une impression telle que nous n'en avions peut-être jamais éprouvé. L'infanterie russe est, sans contredit, la plus belle troupe que l'on puisse voir. Sans avoir la raideur automatique des Allemands, les soldats russes apportent dans leurs mouvements une exactitude et une régularité qu'on ne saurait trop admirer. Le caractère du peuple russe réunit, d'ailleurs, toutes les principales qualités du véritable soldat. Dur à la fatigue et stoïque dans la souffrance, d'une obéissance aveugle envers ses chefs et courageux jusqu'à la témérité, le Russe se fait tuer sans jamais reculer.

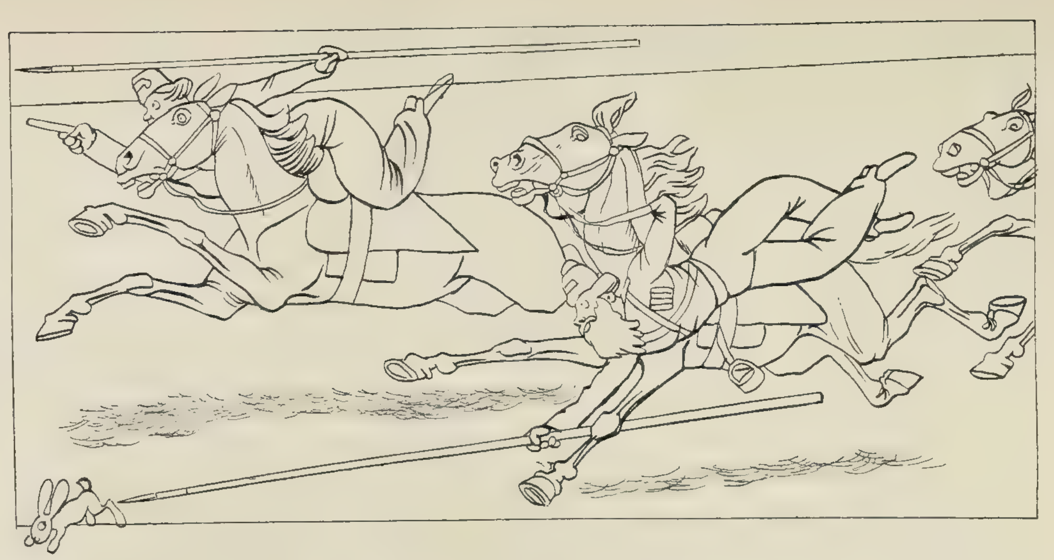


Un magnifique régiment de cavalerie, conduit par son colonel, qui caracole sur un superbe coursier en tête de ses escadrons, défile ensuite devant nous, d'abord au pas, puis au trot et enfin au galop. Rien de plus brillant que l'uniforme de ces uhlans polonais.



Un détail nous frappe particulièrement : c'est dans chaque escadron la parfaite uniformité de la couleur des chevaux ; d'ailleurs, la couleur change par escadron. Les cavaliers droits et immobiles sur leurs selles, armés tous d'une lance à flamme rouge, présentent un aspect à la fois pittoresque et majestueux. Puis vient l'artillerie avec ses lourds caissons et ses canons en acier bruni, qui font trembler le sol en passant. Enfin, quand le défilé est terminé et que le champ est absolument libre, nous voyons tout à coup,

au loin, s'élever un gros nuage de poussière. L'air retentit de cris gutturaux. C'est une troupe innombrable de Cosaques qui vient exécuter sa *fantasia*. A cette vue, notre enthousiasme déborde, et nous nous mettons à applaudir ces enfants de la steppe dont les tours d'adresse nous frappent de stupeur. Montés sur leurs petits chevaux aux allures vertigineuses, ils s'élancent; les uns se tiennent debout en équilibre sur leurs selles, en faisant le moulinet avec leurs lances, tandis que les autres se glissent sous leurs montures, suspendus à leurs étriers par un prodige d'adresse. Quelques-uns semblent se faire traîner à terre en se tenant à l'arçon de la selle par le bout du pied, puis se remettent en selle d'un seul bond. D'autres ramassent des pièces de monnaie sur le sol en lançant leurs chevaux à fond de train.



Des coups de feu éclatent de tous côtés, au milieu des cris de guerre, des sonneries de clairons et des hennissements des chevaux. C'est un brouhaha indescriptible. Puis, à un signal du général, nous voyons toute cette troupe de cavaliers venir sur nous à bride abattue en soulevant un tourbillon de poussière, et disparaître comme par enchantement. Lorsque la poussière se dissipe, nous apercevons tous les chevaux couchés sur le flanc, et les hommes, se servant d'eux comme d'un rempart, ouvrent un feu roulant de mousqueterie. Cette dernière manœuvre, exécutée avec une hardiesse remarquable et une précision mathématique, termine la revue,



pendant laquelle la musique militaire des différents régiments, sous la direction d'un gigantesque tambour-major, n'avait cessé de jouer des marches guerrières.

Nous nous empressons d'exprimer au commandant de ces belles troupes notre profonde reconnaissance pour le spectacle grandiose auquel il avait bien voulu nous faire assister, et qui nous laisse une impression ineffaçable; puis nous allons déposer nos cartes chez les autorités de la ville, nous conformant ainsi aux règles de l'étiquette qui s'imposaient à nous, du moment que l'incognito qui nous abritait jusque-là n'existait plus.



13 juillet...

14 juillet...

15 juillet...

16 juillet.

Notre journal s'est trouvé forcément interrompu par suite d'événements aussi pénibles qu'imprévus.

Le banquet auquel nous avait conviés le gouverneur ne devait avoir lieu qu'après la fête, dont l'ouverture était fixée à neuf heures. Cinq minutes avant l'heure indiquée, vêtus de nos uniformes académiques, nous faisions notre entrée



dans la salle du festin, brillamment éclairée par des torches.

A un signal donné par Son Excellence, les portes du fond s'ouvrent pour livrer passage à un essaim de jeunes villageoises en costume national, coiffées du *kakochnik,* sorte de bandeau en étoffe brodée de perles et attaché par un large ruban dont les bouts retombent sur le dos. Aux sons d'une mélodie lente, les danseuses défilent devant nous, en agitant un mouchoir de la main gauche, le bras droit gracieusement

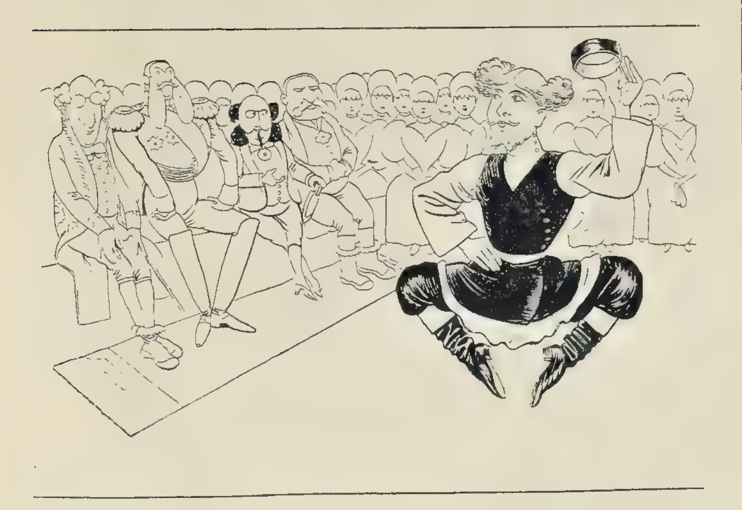


arrondi au-dessus de la tête. Puis, elles forment un grand



cercle, au milieu duquel, revêtus également du costume national, s'élancent les danseurs.

Le rythme de la musique s'accélère graduellement.



Les danseurs s'excitent de plus en plus, exécutant des cabrioles surprenantes et des bonds prodigieux.



La rapidité de leurs mouvements est telle qu'à un moment donné, pareils au Briarée mythologique qui possédait cent bras, on serait tenté de croire qu'ils ont des centaines de jambes.



Pour terminer les danses, on nous donne un échantillon de la façon dont s'exécute la mazourka polonaise, dont les pas sont



d'une difficulté inouïe; enfin, tous les danseurs et les danseuses forment une espèce de ronde à l'allure effrénée, véritable

tourbillon chorégraphique qui se déroule aux sons d'un galop infernal.

Cette danse endiablée, nommée *trépak,* est encouragée par les bravos de l'assemblée, dont l'enthousiasme ne connaît plus de bornes, lorsque le professeur Doubina, entraîné par la musique, se met tout à coup à esquisser des pas de ballet dont la hardiesse et l'agilité nous frappent tous d'une indicible stupéfaction.

Le grand souper qui termina la fête présentait un coup d'œil féerique. De nombreux toasts en notre honneur, auxquels nous répondions par des harangues très applaudies, animèrent le festin, pendant lequel trois orchestres militaires jouaient sans interruption des airs d'autant plus variés qu'ils étaient exécutés en même temps dans plusieurs tons différents. Malheureusement, le savant Doubina, surexcité par les liqueurs généreuses qu'on ne cessait de lui verser, voulut montrer son adresse et, malgré nos remontrances, exécuter une polka serbe, en montant sur la table. Dès le premier pas, il tomba à plat ventre sur un surtout en porcelaine qui se brisa en mille pièces, blessant plusieurs invités. Le docteur Tapafini voulut s'élancer à son secours; mais, par malheur, il accrocha dans sa précipitation un gigantesque candélabre placé sur la table, qui culbuta avec un fracas épouvantable. Le plus fâcheux, c'est que l'une de ses branches pénétra dans la bouche grande ouverte du vice-gouverneur, le général Katastroff, qui commençait un discours, tandis qu'une autre branche aplatissait complètement le conseiller secrétissime Ramolinsky, un haut fonctionnaire au ministère des Disponibilités permanentes. Un tumulte effroyable s'ensuivit. Tout le monde parlait à la fois, pendant qu'on s'empressait autour des blessés, et que les trois orchestres, esclaves de la discipline, continuaient de jouer la *Marche persane,* avec un ensemble rare, dans trois tons différents.





Pendant ce temps, les médecins ayant déclaré que les blessures de plusieurs personnes étaient fort graves et pouvaient entraîner la mort, le gouverneur nous fit savoir qu'il était, à son

grand regret, forcé de nous mettre provisoirement en état d'arrestation, sous l'inculpation d'homicide par imprudence.



Nous voilà donc écroués dans le cachot de la ville et revêtus



du costume des prisonniers, qui est en toile grossière avec un carré de drap jaune dans le dos, ce qui lui a valu de la part des Russes le nom d'*as de carreau*. Trois jours se passèrent ainsi, au bout desquels un envoyé du gouverneur vint nous rendre notre liberté, avec injonction de quitter la ville sur-le-champ. C'est ce que nous nous hâtons de faire dans le silence et l'ombre d'une nuit propice.

A la suite de cette aventure, le docteur Tapafini reprocha amèrement au savant Doubina le mouvement de vanité qui l'avait poussé à monter sur la table pour y exhiber ses talents chorégraphiques, et la discussion s'envenimait, lorsque l'intervention du docteur Krakenfeld rétablit le calme au sein de la Commission.

Poltawa, 16 juillet.

La ville semble déserte au moment où nous arrivons.

Nous nous rallions à cette idée que les habitants sont en train de visiter la plaine où Pierre le Grand mit en pièces les troupes de Charles XII (1708). Nous traversons les faubourgs, sans rencontrer âme qui vive. Mais tout à coup nous voyons accourir une foule innombrable de gens armés de fourches et de bâtons. Ils nous entourent en poussant des cris sauvages.



Le docteur Tapafini, qui se pique de savoir commander aux masses, s'avance d'un air imposant; mais, en un clin d'œil,



il est saisi et ligotté comme un saucisson par ces énergumènes.



A ce moment, nous voyons apparaître notre escorte, qui nous avait quittés depuis plusieurs jours. Ces vaillants guerriers, après avoir vainement poursuivi les fantômes suspects que le docteur Doubina avait aperçus dans la nuit, venaient, par un hasard providentiel, nous rejoindre à cet instant critique, juste à point pour nous protéger contre les fureurs d'une populace stupide et sanguinaire.

Tout finit par s'expliquer. Il paraît que, la veille, trois brigands célèbres s'étaient évadés de la prison de Poltawa, et que toute la population s'était mise à leur poursuite. En nous voyant, ils avaient cru reconnaître ces bandits; on peut d'autant plus s'expliquer cette erreur que, dans notre hâte de quitter la prison de Charkoff, nous avions gardé nos vêtements de forçats.

Grâce à l'intervention de notre escorte, le docteur Tapafini est déficelé et rendu à la liberté, tandis que nous nous empressons de revêtir nos costumes de voyage.

Élisabetgrad, 17 juillet.

Cette ville, ainsi que son nom l'indique, a été évidemment fondée par l'impératrice Catherine.

Nous sommes frappés par l'aspect malpropre de la plupart des rues.

On y rencontre également une rivière exclusivement composée de cailloux, mais dans laquelle on peut voir, dit-on, de l'eau les jours de grande pluie et au printemps lors de la fonte des neiges. On traverse la rivière en suivant un sentier qui serpente à côté d'un pont écroulé, et sur lequel on place, à la nuit, une lanterne, afin de prévenir les accidents qui pourraient survenir si l'on avait l'imprudence de s'y aventurer.

La police de la ville est faite par un vieil invalide, qui a perdu un œil pendant la guerre de Hongrie, un bras en Crimée et une jambe au Caucase. C'est l'homme le plus *répandu* que nous ayons jamais rencontré.

C'est à partir d'ici que commence la région des *steppes*.

On entend sous le nom de *steppe* une vaste prairie qui se couvre, au printemps, d'une foule de petites plantes vertes que l'on nomme, dans l'idiome du pays, *trava* (littéralement *herbe*).

Ces plantes, une fois fauchées et desséchées par les rayons du soleil, offrent une nourriture saine aux animaux, tout en présentant une certaine analogie avec le foin dont on nourrit les bestiaux dans certaines contrées de l'Europe.

Notre collègue Doubina, ayant goûté ce végétal, lui trouve une saveur si exquise qu'il en absorbe tous les jours des quantités notables.

C'est un tableau touchant de voir ce flambeau de la science partager le repas de nos montures. O égalité ! tu n'es donc pas un rêve !!!



CHAPITRE VI

CHASSE AU CHEVAL SAUVAGE. — NIKOLAIEFF. — LA MARINE. — ODESSA ET SON ORIGINE. — LA VILLE. — LE CHEMIN DE FER. — LES ADIEUX. — DÉPART.

Élisabetgrad, 17 juillet.

Au moment où la Commission pénètre dans la région des steppes, elle contemple avec surprise d'innombrables troupeaux de chevaux sauvages qui paissent en liberté dans ces plaines immenses.

Ce spectacle nous inspire le vif désir de goûter des émotions d'une chasse au cheval.

D'ailleurs, c'est le seul moyen pratique de procurer des chevaux à notre escorte, qui commence à manifester les symptômes d'une certaine fatigue causée par ses marches forcées.



Nous nous lançons donc à la poursuite d'un troupeau de ces chevaux. Le docteur Tapafini, dont le caractère impétueux ne connaît pas d'obstacles, s'élance au premier rang, maîtrisant avec peine les élans de son coursier impétueux, aux allures capricantes.



Le savant Doubina, qui s'était attardé à faire remplir sa gourde de kummel, et qui, de plus, avait éprouvé quelques difficultés à remonter sur son cheval, qu'il s'obstinait à vouloir enfourcher en tournant son visage du côté de la croupe, finit par retrouver son assiette et par rejoindre le docteur Tapafini au petit galop.

Quant au docteur Krakenfeld, il reste un peu en arrière et, tirant son carnet, se prépare à noter les prochaines péripéties de la chasse.

Chacun de nous s'était armé du lasso russe, qui porte le nom significatif d'*arkane,* ce qui dénote, évidemment, que son usage est encore entouré d'un certain mystère. Après quelques tentatives infructueuses, le docteur Tapafini jette au hasard son lasso; puis, sentant une résistance, il fait faire volte-face à son cheval, le bouillant Samovar, qui repart comme un éclair dans la direction



opposée. Cependant, en entendant des cris de détresse, le docteur Tapafini tourne la tête et découvre, avec stupeur, qu'il avait *lassé* et traîné, sur un espace de deux kilomètres, son illustre collègue Doubina. Chacun s'empresse autour du savant, qui s'était démis les deux bras et les deux jambes, et l'on profite de cette circonstance pour les lui remettre dans le sens indiqué par la nature et généralement adopté par les pays civilisés. D'ailleurs, les gens de notre escorte, ayant, à leur tour, enfourché nos montures, ne tardent pas à ramener trois autres chevaux qu'ils avaient capturés et domptés tout aussitôt.



Malgré la réserve modeste qui s'impose à celui qui écrit ces lignes, nous ne pouvons passer sous silence le sang-froid remarquable et la rapidité de décision dont le docteur Krakenfeld fit preuve dans cette circonstance critique. En voyant le danger terrible que courait le savant Doubina, il rejette au loin, sans perdre un instant, son propre lasso et se laisse glisser à terre, en abandonnant à la Providence le soin de terminer favorablement cette aventure. Cette attitude nous fait songer à la réflexion du grand poète norvégien Konneltruk :

« C'est surtout au milieu des périls que le vrai génie apparaît « dans tout son éclat : tel un phare dont les rayons semblent « augmenter de force à mesure que les ténèbres de la nuit « deviennent plus profondes ! »

Nikolaïeff, 18 juillet.

Notre attention se trouve, avant tout, attirée par un pont jeté hardiment au-dessus du *Boug* ou plutôt *dedans,* car c'est un

pont flottant. Le Boug est un large fleuve qui partage la ville en deux parties, dont l'une fut bâtie au commencement de ce siècle et l'autre n'est pas encore construite. Ce pont fut établi, selon la légende, par les Argonautes, qui lui donnèrent le nom de *Pont-Euxin*. Nous nous arrêtons pleins d'une respectueuse admiration devant ce monument, dont l'antiquité ne fut jamais contestée (à notre connaissance du moins). Nous sommes heureux de constater *de visu* que les matériaux dont il se compose, tels que : cordes, planches, poutres, sont de fabrication aussi



ancienne que primitive, et se trouvent dans un état de pourriture extrêmement avancé. Dans un premier élan d'enthousiasme, nous voulons en faire l'acquisition pour un des grands musées; mais nous y renonçons, à cause des difficultés de transport et du retard que cela nous occasionnerait dans notre voyage.

Admis à visiter l'Amirauté, nous assistons au lancement d'un navire de guerre, entièrement rond, qui tourne sur lui-même avec une rapidité si prodigieuse que l'équipage est constamment en proie au plus violent vertige; c'est pour cette raison que l'on a donné à ce navire le nom symbolique de *Papofka,* ce qui signifie en russe : eau-de-vie de Papoff.



Du reste, c'est un engin de guerre précieux, car, impuissant quand il s'agit d'avancer, il ne s'éloignera pas des batteries qui le protègent, et, incapable de reculer, il barrera la route aux ennemis qui voudraient pénétrer dans la rade.

Ce matin, l'un de nos guides nous propose une chasse aux outardes, espèces d'autruches du Nord, dont, la veille déjà, nous avions aperçu plusieurs compagnies, en traversant la steppe. Nous commençons immédiatement nos préparatifs, suivant les indications de notre guide, vieux chasseur, qui connaît toutes les ruses du métier. Il commence par nous confectionner à chacun, avec des broussailles, un petit buisson artificiel, derrière lequel le tireur doit se dissimuler aux regards de cet oiseau très ombrageux et difficile à approcher.

Restait la question des armes. Les nôtres ayant été confisquées à la frontière, le docteur Tapafini prend le fusil de chasse du guide. Quant au savant Doubina et au docteur Krakenfeld, ils se résignent au rôle de simples spectateurs, et nous nous mettons aussitôt en chasse.

Au bout d'une heure, notre guide nous signale une compagnie d'outardes paissant dans la steppe, à une distance considérable.



Il s'agit de se poster convenablement pour la battue, dont le succès dépend de l'habileté de notre unique rabatteur, notre guide. Nous nous couchons donc à plat ventre, dissimulés derrière nos buissons, qui forment un vaste demi-cercle dont le gibier forme le centre. Après nous avoir donné toutes les instructions indispensables, notre guide monte à cheval, et, décrivant un immense circuit, prend la compagnie d'outardes à revers, puis il se met à la chasser vers nous, en avançant très doucement. Couchés par terre, immobiles, sous les rayons ardents du soleil, nous attendions depuis une heure, patiem-

ment, le signal du guide, lorsque, tout à coup, nous entendons un cri déchirant et nous assistons à un spectacle extraordinaire.

Notre illustre collègue Doubina nous apparaît traîné sur le sol, puis finalement enlevé dans les airs par deux énormes outardes qu'il tient par le cou.

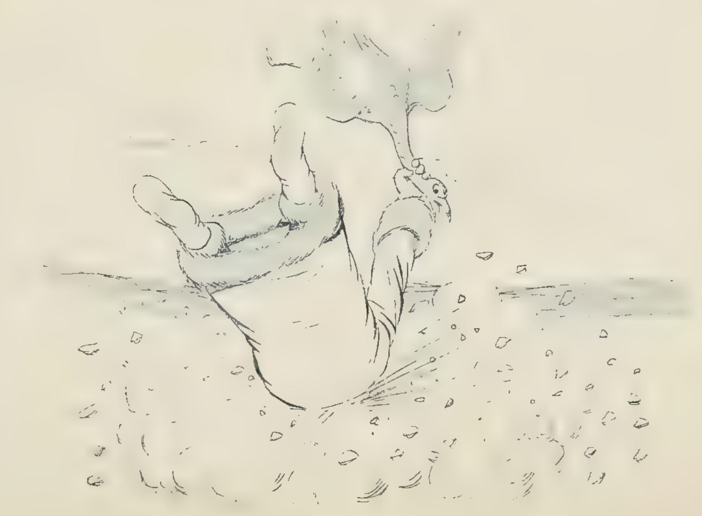


Sous l'action de la chaleur, le savant s'était profondément endormi, couché sur le dos, derrière son abri, lorsque les outardes fuyant devant notre guide lui passèrent littéralement sur le corps. Brusquement réveillé, il avait machinalement étendu les deux mains en avant et saisi par le cou deux outardes qui l'entraînaient maintenant dans leur fuite désordonnée.

Le docteur Tapafini, en présence du danger qui menace notre ami, épaule vivement son fusil et fait feu. Il blesse l'une des outardes; mais l'émotion met en défaut son coup d'œil infaillible, et il loge malheureusement son second coup de fusil dans le corps de notre collègue Doubina, qui lâche les outardes et



tombe à terre en portant vivement les mains à la partie blessée.





En voyant tomber l'outarde, le docteur Tapafini s'élance vers elle pour l'achever; mais l'animal, rendu furieux par sa blessure, se retourne contre lui et le charge avec une violence telle que le savant se voit forcé de battre en retraite, poursuivi par l'énorme échassier, qui, de son aile valide, exécute sur le dos du docteur de véritables roulements de tambour. Les autres chasseurs se précipitent à son secours et parviennent, non sans peine, à ligotter l'outarde avec des cordes.

La blessure du volatile n'était pas grave, d'ailleurs, et s'est cicatrisée; au bout de quelques jours, l'animal, apprivoisé complètement, suivait avec docilité notre caravane. Nous lui donnons le surnom de Giselle, en mémoire de l'héroïne du célèbre ballet : *la Fille de l'air*. Par bonheur, la blessure de notre cher collègue Doubina fut aussi très légère, la distance ayant amorti l'effet du plomb. Après un repos de quelques jours, il put remonter à cheval, et nous poursuivîmes notre voyage.

Odessa, 22 juillet.

Odessa fut construite, au siècle dernier, par le duc de Richelieu, que l'on confond trop souvent avec le cardinal du même



nom, sur lequel on trouve des détails intéressants dans les *Trois Mousquetaires,* ouvrage peu connu d'Alexandre Dumas (romancier français).

La ville est située sur une haute colline qui domine la mer, ce qui est fort heureux, car, de cette façon, les habitants sont à l'abri des inondations que l'on pourrait craindre dans le cas contraire, c'est-à-dire si la mer avait dominé la ville. L'absence de végétation aurait rendu le séjour de cette florissante cité tout à fait intolérable, si le conseil municipal n'y avait remédié, en pavant la ville d'une pierre molle qui se réduit en une poudre que le vent soulève et qui couvre la ville d'un nuage épais. Il en



résulte que les habitants jouissent constamment d'une ombre fraîche et pleine de charme.

Toutefois, ce système, dont la nouveauté ingénieuse nous ravit, offre certains inconvénients, qu'en chroniqueur impartial je crois devoir noter.

C'est ainsi que les premiers individus que nous rencontrâmes à Odessa nous parurent si basanés que la Commission, se croyant entourée de nègres, imagina que nos guides, dans un excès de zèle, nous avaient conduits bien au delà de l'empire de Russie, dans le royaume des Hottentots. Ce n'est qu'en voyant nos propres visages prendre, en peu de temps, une couleur ébène grisâtre (juste milieu entre le Zoulou et le ramoneur) que nous comprenons la cause de cette transformation, uniquement due à la triple couche de poussière qui se dépose sur le visage.



En entrant dans la ville, nous sommes surpris de voir une gare de chemin de fer. On nous dit aussi que nous aurions pu venir de la frontière jusqu'ici sans descendre de wagon. Mais, dans ce cas, aurions-nous fait toutes ces admirables découvertes qui, désormais, vont enrichir le domaine de la science? Et quelle impression réelle et sérieuse peut-on emporter d'un pays que l'on traverse à la hâte, sans connaître ni sa langue ni ses coutumes?

Nous avons évité cet écueil, et aujourd'hui, grâce à nos efforts persévérants, l'Europe connaîtra à fond la Russie, cette contrée mystérieuse, couverte jusqu'ici d'un voile épais qu'aucune main n'avait pu soulever.



Pendant notre séjour à Odessa, nous faisons la connaissance d'un jeune Russe très distingué, d'une rare érudition, et qui nous donne des preuves de la plus vive amitié. On le nomme Fumistocle (1) Iwanovitch Balagour. Il s'est mis en tête d'être notre guide et ne nous quitte plus du matin au soir, prétendant que, dans le cours de son existence, il n'a jamais connu de meilleurs moments que ceux qu'il passe avec nous. Son enjouement et sa bonne humeur sont tels qu'il ne cesse de rire en nous parlant, et, chose bizarre, nous faisons comme lui, sans trop savoir pourquoi. La gaieté est contagieuse. C'est même là un mystère psychologique qui distingue l'homme des autres animaux. Et la preuve, c'est qu'au milieu des éclats de notre bruyante gaieté, Giselle, notre outarde, conserve seule son impassibilité en nous regardant d'un air surpris.

(1) Façon russe de prononcer Thémistocle.





C'est grâce à notre ami Fumistocle et de sa bouche même que nous recueillons des renseignements aussi exacts qu'intéressants sur les mœurs, les coutumes, les institutions de la Russie.

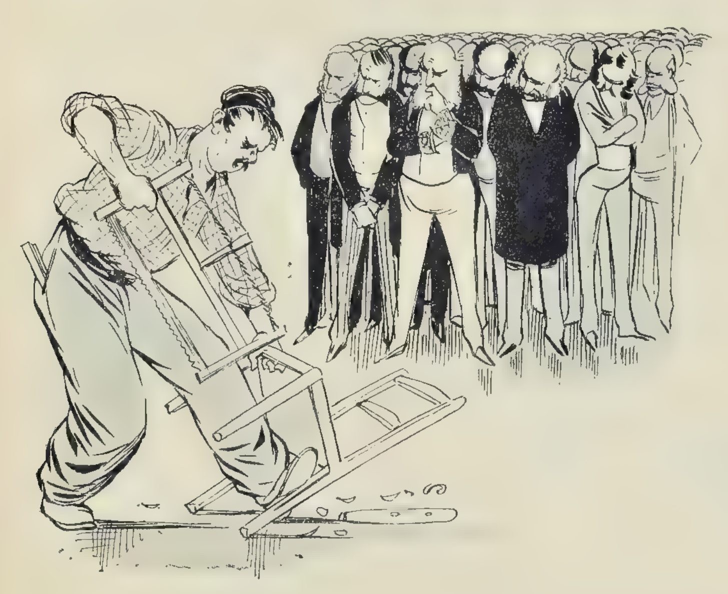
D'après ce qu'il nous dit, le nombre des fonctionnaires en Russie est très considérable, et c'est là, paraît-il, leur principale qualité. A la tête de chaque administration se trouve placé un *général,* qui d'ordinaire est un Allemand. Pour être général, il faut avoir un uniforme et le titre d'Excellence. L'une et l'autre de ces distinctions sont conférées au bout de vingt années de service dans un bureau quelconque. Nul ne peut les éviter, à moins qu'il ne meure subitement au début de sa carrière. Tous les fonctionnaires (en russe *tchinovniki*) portent, outre leur uni-

forme, le titre de *conseillers*. Ils ont le privilège de paraître à la Cour, quand on les y invite (ce qui est rare), et leur titre dénote qu'ils ont le droit de donner des conseils, quand on leur en demande (ce qui n'arrive jamais).

Il existe différentes espèces de *conseillers,* depuis le *collejski-sowetnik,* conseiller de *collège,* qui doit être jeune, comme son nom l'indique, jusqu'au conseiller d'État actuel.

Fumistocle nous donne également des détails extrêmement intéressants sur l'organisation de différents ministères.

Chaque ministère comporte plusieurs départements, chaque département plusieurs divisions, chaque division plusieurs bureaux. Le bureau se compose de plusieurs chaises. Chaque chaise a quatre pieds (à moins qu'elle n'en ait que trois, mais alors on s'empresse de la compléter aux frais de l'État). Un



employé se trouve attaché (au figuré, bien entendu) à chaque chaise depuis dix heures jusqu'à six heures; et il copie un papier, qui ne doit pas être toujours le même, si l'on en juge par le numéro d'ordre qui y est inscrit. Quant à la teneur de ce papier, c'est absolument de l'hébreu pour le copiste, aussi bien que pour les chefs de bureau, de division et de département. Seul, le ministre pourrait en pénétrer le mystère, s'il avait l'occa-



sion de le lire; mais il n'en a pas le temps, étant absorbé par d'autres occupations. C'est là ce que l'on nomme *canzelarskaya taïna* (le secret de chancellerie). Fumistocle nous apprend aussi certains faits très remarquables de l'histoire de Russie, d'autant plus intéressants qu'ils sont généralement ignorés.

Il paraît que l'histoire de Russie se divise en quatre grandes périodes, qui sont toutes marquées par des invasions :

1° Invasion des Normands (neuvième siècle);
2° Invasion des Tartares (treizième siècle);
3° Invasion des Allemands (dix-huitième siècle);
4° Invasion des Juifs (dix-neuvième siècle).

Il est à remarquer que les deux dernières ont reçu des encouragements de la part des classes dirigeantes.

Fumistocle nous communique tous ces détails curieux sur un ton enjoué, en coupant son discours de fréquents éclats de rire, auxquels nous nous associons, ce qui donne à notre réunion un air de parfaite cordialité et de gaieté sans mélange.



La veille de notre départ, un splendide festin d'adieu est organisé, en notre honneur, par notre ami Fumistocle, dans la grande salle de l'*Hôtel du Nord*. L'élite de la population d'Odessa prend part à cette solennité internationale et culinaire, au cours de laquelle on nous prodigue les témoignages les plus flatteurs d'admiration et de sympathie.

Au dessert, Fumistocle lève sa coupe remplie de vin de Champagne et porte un toast à notre santé; puis il ajoute ces quelques paroles, que nous croyons devoir transcrire, en fidèle chroniqueur :

« A mainte reprise déjà, des voyageurs étrangers ont traversé « la Russie, et chaque fois nous avons pu constater que leurs « livres ne renfermaient qu'un ramassis de légendes dont l'absur- « dité n'était surpassée que par leur invraisemblance; on y trou- « vait une véritable salade d'anecdotes apocryphes et de rensei- « gnements grotesques. C'est même là, je crois, l'origine du « terme : *salade russe,* où on trouve de tout excepté de la salade. « (*Rires et applaudissements.*) Tel n'est pas le cas des illustres voya- « geurs qui vont nous quitter, hélas! trop tôt pour notre bonheur.

« J'ai pu, grâce à leur obligeante courtoisie, parcourir leurs « notes de voyage, et je n'exagère nullement en disant qu'elles « sont à la hauteur du génie de ces princes de la science. (*Vifs « applaudissements.*) Ignorant nos mœurs, nos lois, ne com- « prenant pas un seul mot de notre langue, leur voyage n'a été,



« pour ainsi dire, qu'une longue pantomime, dont ils ont été les « acteurs principaux et qui s'est déroulée d'un bout à l'autre de « notre pays.

« Mais au milieu des ténèbres épaisses qui les entouraient, ils « ont été sûrement guidés par l'infaillible instinct de leur génie, « de même que nous voyons l'homme frappé de cécité conduit « par le quadrupède fidèle et dévoué qu'il tient en laisse. » (*Applaudissements et gaieté générale.*)

« Allez, amis! » ajoute Fumistocle en se tournant vers nous, « et dites à vos concitoyens ce que vous avez vu. Altérés de « science, vous avez appliqué vos lèvres à la source de la vérité « et vous y avez bu largement. » (*Applaudissements unanimes... Tous les regards se tournent vers le savant Doubina, en train de*



déguster consciencieusement une série de crus de Crimée et de Bessarabie.)

« Vous nous quittez », termine Fumistocle, « mais votre « souvenir restera toujours pour nous un sujet de joie ineffable « et suprême! »

Un tonnerre d'applaudissements couronne les dernières paroles de l'orateur, qui vient, les yeux pleins de larmes (mais riant toujours), serrer sur sa poitrine les trois voyageurs, aussi émus que lui.

Le docteur Tapafini se lève à son tour. Après avoir remercié l'assemblée des sentiments de bienveillance manifestés à notre égard, il ajoute :

« Je sais que, la modestie étant le plus bel apanage du vrai « mérite, il ne me sied pas de parler de la haute portée scienti- « fique de nos travaux. Mais qu'il me soit permis d'établir un « simple parallèle entre nos profondes investigations et les « recherches superficielles de quelques voyageurs (dont la « renommée, à notre avis, a été considérablement surfaite), tels



« que Christophe Colomb, Vasco de Gama, Pizarre, Gulliver, « Robinson Crusoé, etc. Et d'abord, comme difficulté de loco- « motion, peut-on comparer les voyages de ces navigateurs qui « voguaient, mollement bercés par les vagues de l'Océan, aux « fatigues que nous avons subies, affrontant sans pâlir les mou- « vements désordonnés du tarantass ou les bonds capricieux du « cheval de la steppe ? (*Voix dans l'assistance :* Non ! non !)

« Je crois donc que, sous ce rapport, la palme nous appar- « tient. (*Marques nombreuses d'assentiment.*) Si, maintenant, des « moyens nous passons aux résultats, que voyons-nous ? D'un « côté, la découverte de l'Amérique, un continent assez étendu, « il est vrai, qui, en fait de grands hommes, n'a produit que le « général Tom Pouce ; du Mexique, patrie des Aztèques ; enfin du



« Pérou, dont l'histoire se réduit à une exportation continue de « guano. De l'autre (et c'est là notre œuvre), la découverte de « l'empire le plus vaste du monde, d'un peuple jeune, puissant, « plein d'avenir, et dont le génie a su trouver la première appli- « cation de la vapeur en inventant le samovar dont il se sert « pour préparer le thé, sa boisson favorite. (*Vifs applaudisse- « ments.*)

« Et que l'on ne se récrie pas sur le mot : *découverte!* Certes « d'autres voyageurs sont venus en Russie avant nous ; mais « le même paysage qui ne fournit parfois qu'une pâle épreuve « de photographie ne peut-il, sous le pinceau magique d'un « grand artiste, devenir un chef-d'œuvre immortel ? (*Marques « d'assentiment.*) Voilà notre œuvre, et je maintiens que la Rus- « sie, telle qu'elle apparaît dans les annales de notre voyage, « c'est nous qui l'avons découverte ! »

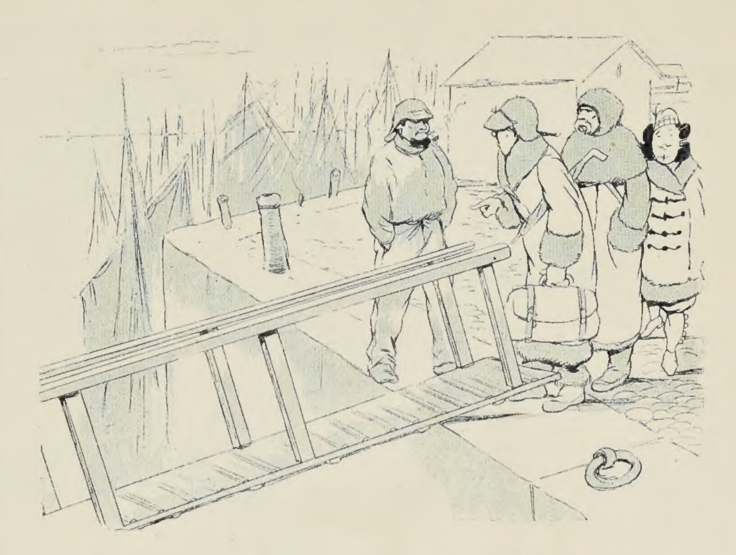
Des bravos unanimes couvrent la voix de l'orateur, qui est porté en triomphe par Fumistocle et plusieurs de ses amis. La coutume russe exigeant que l'on brise le verre dans lequel on a bu à la santé de quelqu'un, il s'ensuit une destruction notable de verrerie et même de vaisselle. Notre illustre collègue Doubina, excité par des toasts nombreux, se met à briser tout ce qui se trouve à sa portée et finit par casser un plateau d'argent



ciselé sur sa tête, ce qui semble le calmer, car il reste immobile et absorbé dans ses pensées tout le reste de la soirée, qui, du reste, ne fut pas marquée par d'autres incidents dignes d'attention, si ce n'est que nous fûmes tous soumis à la cérémonie qui s'appelle dans le pays, *katchanie,* et qui consiste à soulever la personne qu'on veut fêter et à la projeter en l'air à plusieurs reprises, en la laissant retomber sur les bras étendus des assistants.

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aurore, profitant de ce que le port d'Odessa n'est pas obstrué par des banquises de glace (ainsi que nous l'avions craint), nous nous embarquons sur un navire à voiles, chargé de blé, à destination de Marseille.

C'est ainsi que nous quittons la Russie, remportant des souvenirs ineffaçables et notre caisse de présents, que nous n'avons



pas eu l'occasion de distribuer aux tribus sauvages de la Russie, puisque le hasard ne nous a pas permis d'en rencontrer.

Le navire s'éloigne lentement du rivage, et longtemps encore nous apercevons nos guides et notre escorte manifester, par une pantomime expressive, les regrets qu'ils éprouvent de se séparer de nous.

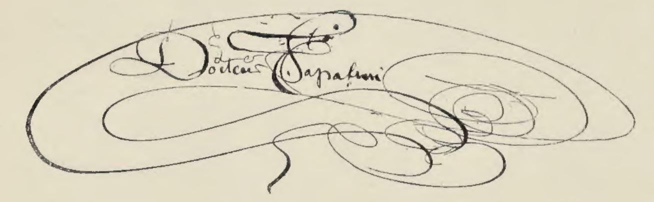
Notre retour en Europe s'effectue de la façon la plus satisfaisante, sauf trois jours de gros temps que nous essuyons entre Constantinople et Brindisi; nous sommes alors obligés d'interrompre l'important travail de classement de nos souvenirs de voyage, pour essayer, mais d'ailleurs sans succès, de combattre les effets du mal de mer par toute espèce de remèdes qui nous sont recommandés par l'équipage. C'est ainsi que nous essayons de nous suspendre par les pieds aux agrès, de nous remplir la bouche d'eau glacée, en nous asseyant sur un fourneau incandescent, jusqu'à ce que l'eau se mette à bouillir.

Le savant Doubina, seul, échappe à ce mal terrible, en avalant tous les quarts d'heure un grand verre de kummel, exercice qu'il prolonge même quand la mer est redevenue calme comme un étang.

C'est à Marseille que nous nous séparons en nous disant, *adieu* pour longtemps... peut-être pour toujours!...

Notre gigantesque travail est terminé! Il se peut que d'autres que nous en eussent fait un trafic, soit dans un but de lucre, soit en vue de récompenses honorifiques. Loin de nous ces vils calculs! Nous léguons les résultats précieux de nos vastes recherches à la postérité, preuve suprême de notre désintéressement, car la postérité n'a jamais rien fait pour nous.

Marseille, 10 août 1889.

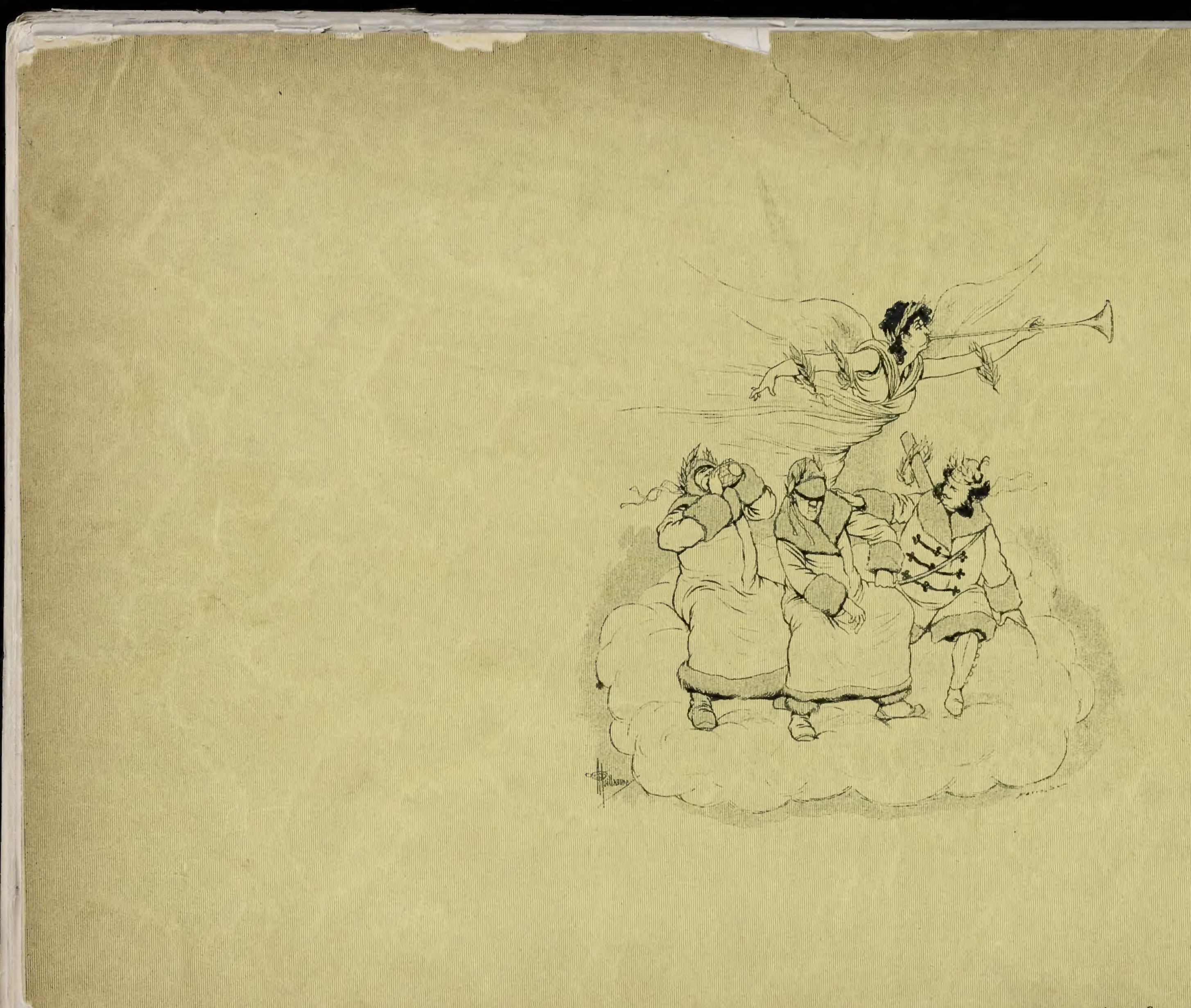


Docteur Krakenfeld

Dr Doubina-Batonadsky




Guillaume



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.